

Fabienne Thomas

L'enfant roman

roman

Éditions **Passiflore**



DU MÊME AUTEUR

Ombre portée, Editions du Petit Véhicule, 2010

Inventer le jour, Editions Passiflore, 2015

© Editions Passiflore - 2013
93, avenue Saint Vincent de Paul 40100-DAX
florence@editions-passiflore.com
patricia@editions-passiflore.com
www.editions-passiflore.com

Fabienne Thomas

L'enfant roman

Roman

Editions **Passiflore**

*À Jeanne, Elise et Pierre
À Christophe*

«Elle croyait cependant aux retours de l'aube ; non pas dans une attente béate, mais comme en ces craquements d'écorce qui livrent, infailliblement, passage aux sèves et à la vie.»

(Andrée CHEDID, La femme de Job)

Elle est petite. Petite fille qui lève la tête pour tenter de regarder les adultes dans les yeux. Leurs yeux sont au-delà, leurs yeux de grandes personnes regardent ailleurs. Horizon différent.

Elle est petite. L'âge auquel on demande aux enfants ce qu'ils voudront faire plus tard. Quand ils seront grands. Grandir, elle en a envie. Pour explorer les milliers de possibles qui s'ouvrent à elle. Elle veut devenir grande et ne pas mourir avant. Elle veut devenir coiffeuse, maîtresse d'école, pompier, chauffeur de bus ou présidente. Elle veut se marier, elle veut la robe blanche et le plus beau jour de sa vie, elle veut avoir des enfants, des bébés à bercer, à choyer, à endormir. Elle veut une grande maison, une voiture ou même un car pour emmener ensemble en vacances son papa, sa maman, les frères et sœurs qu'elle aura un jour et aussi leurs femmes, leurs maris et leurs familles. Elle veut des chiens, des chats, des lapins qu'elle élèvera et ne mangera pas, des oiseaux apprivoisés qui n'auront pas besoin de cage, un jardin avec une rivière au bout et une forêt pour y jouer aux aventuriers, y construire des cabanes, y prendre le goûter et s'y promener avec l'âne. Car il pourrait bien y avoir un âne aussi, ou un cheval, ça, elle ne sait pas trop encore.

Elle veut une grande maison, avec une chambre d'ami pour accueillir ceux qui passent, pour faire entrer la vie à grandes enjambées, à grandes vagues de rires et de joies partagées. Elle veut une cuisine ouverte sur le vert de l'été, l'odeur de basilic et de menthe, sirop d'orgeat ou de grenadine, parfums sucrés des bassines de confiture. Et pour l'hiver, un poêle qui ronronne, qui donne sans compter la chaleur de son ventre. Car sa cuisine sera fermée sur le froid de la nuit, remplie de la buée des marmites qui bloblotent sur le feu, effluves poivrés des légumes de la soupe, nuage du lait qui monte à l'assaut des rebords de la casserole. Une cuisine aux carreaux embrumés pour y dessiner du bout des doigts des bonshommes rieurs, des cœurs, ou tracer son prénom dont les lettres se mettent un peu à pleurer.

Elle veut une maison avec un étage, un escalier de bois ciré qui sent bon et qui ne glisse pas, qui amène pas à pas le regard à hauteur du palier. Comme une tour. Après le palier s'ouvrira un grenier où garder les souvenirs, les brassières des bébés, les draps brodés, les vieux cahiers d'écolier. Elle aura une maison centre du mandala de sa vie, cœur protecteur du labyrinthe, une maison à elle pour de vrai, pour toujours.

Elle veut...

La voix de sa mère grimpe l'escalier, la cueille au cœur de sa rêverie. Violette entend son prénom, répond à regret. L'heure du repas, déjà. Elle s'attarde un peu sur la couleur de sa feuille, il lui faut terminer le bleu de ce ciel radieux, il restera le jaune du soleil et le vert des feuillages. Elle reviendra plus tard dans ce paysage. Elle range un à un les crayons dans la boîte métallique. Une

petite rainure pour chacun, déclinaison d'arc-en-ciel. Le jaune est plus court que les autres. Usé, taillé, c'est sa couleur préférée. Elle aurait voulu s'appeler Soleil ou Tournesol. S'ouvrir et resplendir, briller de mille feux.

Elle, elle s'appelle Violette. Prénom timide prêt à froisser, prêt à piétiner. Violette, fillette tout entière cachée dans ce prénom, Violette la discrète, la timide, la muette. Violette ! L'appel fait sursauter. Elle ferme à la hâte la boîte de couleurs, embrasse Cachou, lui recommande d'être sage avant de la border et descend à contrecœur les escaliers.

Violette aujourd'hui se dit qu'elle voudrait être peintre. Dans sa maison à étage, elle veut une grande pièce ouverte sur l'avenir, le jardin au-dehors et le vent, une pièce pleine de vitres transparentes, sans autre rideau que les arbres, remplie de couleurs, de pots et de pinceaux, de toiles et de rêves. Un atelier d'artiste. Elle veut une blouse qui aura été blanche ou une large chemise sur laquelle les couleurs auront élu domicile comme dans un jeu de big-bang, constellation de taches pistache sur un ciel immaculé. Elle aura relevé ses manches et ses longs cheveux, elle se laissera emporter dans l'élan de sa création, elle sera une artiste. Oui, elle veut vite être grande.

La petite maison s'ouvre sur un raz-de-marée de fleurs, le soleil illumine l'allée. L'océan tout proche se devine dans l'air vif. Un bout de jardin pour fleurir la vie. On entre dans la cuisine et le modeste séjour avec la lumière du sud. Au nord, salle de bain, toilettes et une pièce minuscule qui servira de bureau, de chambre d'ami ou d'atelier. Violette aime avoir l'embaras du choix, elle aime être dans l'instant où tout est encore possible, les paris ouverts et les espoirs de gagner encore intacts. Violette et Baptiste rêvent d'un nid pour la vie, pour y vivre et s'y tenir chaud ensemble, longtemps.

Nord, sud. Côté rue, côté jardin. Un couloir, deux chambres dont les portes se font face. Ils ont installé côté soleil leur grand lit, leur amour, leurs espoirs et leurs projets.

Pour habiter la maison, chacun avait rêvé l'espace à sa manière. Dans ces lieux vides, Baptiste avait du mal à se représenter leurs quelques meubles, leurs objets, leurs odeurs et leurs couleurs. Il lui était difficile de leur attribuer une place et de s'imaginer dans ce nouveau décor. Violette, elle, s'y voyait déjà. Elle aime l'ordre, le planifié, le maîtrisé. Savoir, comprendre, prévoir, pour se rassurer.

Ici, la table de cuisine ; là, le petit canapé. Et dans la chambre du sud, leur lit. Plus exactement leur grand matelas posé à même le sol, habillé acidulé, dodu comme un édredon. Tout près, la commode en pin sur laquelle elle déposera sa boîte à musique et sa poupée Cachou. Elle y rangera ses crayons de couleur, ses fusains et ses carnets, s'inventera un atelier minuscule en attendant le vrai.

C'est la saison foisonnante des projets, de l'avenir en train de se bâtir. L'air frissonne des premiers beaux jours. Une impression de vacances, de temps volé aux contraintes de l'âge adulte contre lesquelles on se rebelle encore. Un déménagement en miniature pour emporter les éléments un peu hétéroclites de leur vie d'amoureux à deux. Les copains viennent aider, déménageurs en herbe pour une maison de poupée, une journée de rires, de musique et de joie confiante. Ils reviennent aussi pour un moment spontanément partagé, pour un café ou une soirée improvisée. Fiers d'ancrer leur histoire sous un même toit, Baptiste et Violette s'installent avec enthousiasme. Deux gamins et un rêve d'enfance qui se réalise. Jaune soleil, éclats de lumière, ocre des terres fertiles, ils apposent sur les murs leur empreinte et leur amour fragile.

Violette a été adoptée dans la vie de Baptiste : la ville de ses racines, ses copains de lycée, ses parents, son cercle de connaissances. Elle s'autorise à se construire un petit monde, un petit mode d'emploi de l'existence qui la rassure et la répare. Comme une orpheline qui trouverait asile.

Elle se sent bien avec Alice. Même âge, extrêmes différences. Le langage lui attribuerait le nom de belle-sœur. Violette trouve que ça lui va à ravir, elle

aurait envie d'enlever le trait d'union et de garder la sœur et la beauté. Alice, petite sœur de Baptiste, pétille de gourmandise, de plaisir et de liberté. Elle n'a pas d'homme attiré, exerce un métier qui satisfait sa soif d'aventures et de nouveautés. Elle s'invite parfois sans crier gare pour un thé ou un grand verre d'eau. Le vent de l'océan, l'énergie des voyages, la passion des découvertes s'engouffrent alors avec elle dans le salon. Alice dynamise, transporte et enthousiasme ceux qui la côtoient. Elle a le don précieux de conjuguer action et écoute, extraversion et intériorisation. Violette ne cherche pas à mettre d'étiquette, à analyser le caractère et la manière d'être d'Alice. Elle est bien avec elle, elle lui fait du bien.

C'est la saison du renouveau, de la levée en masse des graines, des possibles, du printemps insolent de jeunesse où l'abondance et la chance sont reçues comme un dû, une évidence. On se donne l'illusion que cette vie en marche pourrait devenir ce beau scénario prêt à porter. On écrit bonheur avec une majuscule, comme un sommet à atteindre sur lequel on plantera le drapeau de sa victoire, un Graal à conquérir, point d'orgue d'une existence. À moins que ce ne soit un point final.

Violette promène ses boucles brunes et l'invisible de son ventre dans la maison. L'automne s'annonce, elle continue à apprivoiser les lieux, les façonne à son image, à celle qu'elle se fait d'une vie de famille. Baptiste la regarde, avance au jour le jour dans leur existence nouvelle. Leurs amis ont été surpris d'apprendre l'arrivée d'un enfant. Lui, le grand gosse un peu rêveur, un peu solitaire, allait devenir papa. Le petit couple d'amoureux s'installe dans la vie adulte, les responsabilités, les contraintes aussi.

Baptiste se laisse porter par les questions qui bientôt lui tournent dans la tête. Par les inévitables interrogations de ce passage. L'inquiétude vient parfois grignoter la confiance. Puis la confiance effondre tous les doutes. Il se disait qu'il aurait des enfants, qu'ils en auraient, plusieurs. Plus tard. Il pensait au futur, pour quand il serait temps, pour quand ils seraient prêts. Pas encore. Violette a joué sur un autre tempo ; elle a rattrapé l'avenir et proposé à Baptiste de rêver au présent. Baptiste sait qu'il aurait bien été capable de différer encore très longtemps. Il sait que le désir de Violette rejoint le sien, car c'est bien de désir dont il est question. De désir et de vie, de désir d'être en vie.

La succession des jours arrondit peu à peu la silhouette de Violette. Son travail lui pèse. Elle peine, se lasse, s'agace. Elle est heureuse de s'arrêter. Congé maternité. Vacances ou permission, temps offert à la mère pour vivre l'éclosion de la vie en elle. Pour être tout à l'enfant à venir. Le père travaille, reste dans le mouvement extérieur, la Terre continue de tourner. La mère prend congé dans la solitude calme de la maison. Violette voudrait goûter doucement ce temps simple et ouvert, elle voudrait savourer.

Elle délaisse le jaune dans sa boîte de couleurs, ses dessins grimacent, se teintent d'ombres. L'inquiétude est là. Une tache gluante dont elle n'arrive pas vraiment à se débarrasser. L'inquiétude habite Violette. Elle s'en défend, un peu, parfois. Elle aimerait réagir, avoir plus de courage, plus de force. Elle sent de vagues échos avec l'adolescence fragile et mélancolique dont elle sort à peine. Elle cherche à ranger ses tourments dans ce tiroir mal refermé.

Elle s'interroge aussi. Se pose des questions concrètes, se projette dans cet avenir proche. Elle tente de se représenter la joie, d'anticiper ces moments légers, hors du temps. Elle essaie, vraiment. La lourdeur de l'inquiétude l'opprime doucement, sans discontinuer. Un désarroi diffus la promène dans d'obscurs labyrinthes. Elle ne sait pas très bien pourquoi elle est inquiète. Elle ne voit pas vraiment qu'elle s'enlise jour après jour dans un sentiment d'égaré. Elle s'en veut, elle lutte. Elle aimerait tant repousser, ignorer l'opaque sensation. Elle fait semblant, souvent, pour faire bonne figure et afficher face aux autres le sourire attendu et la mine épanouie de la femme enceinte.

Baptiste est soucieux et gai. Soucieux devant cette aventure extraordinaire et banale en terre inconnue, devant l'engagement éternel que représente la mise au monde d'un enfant et dont il ne mesure pas l'étendue. Soucieux devant les questions multiples qui l'assaillent sans crier gare.

Soudain, l'appréhension se transforme en joie, et la tendre tension qu'il éprouve se nomme exaltation. Il s' imagine, son petit dans les bras, préférerait un garçon, envisage une fille, se dit *qu'importe*. En lui, déjà, ce lien unique, reconnaissance charnelle, amour inconditionnel. Il a envie, il a hâte de vivre ces moments-là.

Baptiste regarde avec étonnement le ventre de Violette, regarde Violette dans un mélange de fascination et d'étrangeté. Ventre magnétique de femme qui captive l'homme, ventre mystérieux, inaccessible et inexpugnable. Baptiste découvre. Il s'initie à une danse immémoriale.

L'arrivée de l'automne a poussé l'enfant vers la vie. Violette reste de longues minutes à la tenir contre elle, à faire connaissance dans un peau à peau intime, échouées toutes deux sur une table de travail, île insolite dans une froide salle médicalisée. Baptiste joint ses mains à celles de Violette, soutient la mère et l'enfant du berceau de ses bras, prend sa place de père comme tant d'autres avant lui dans ce duo millénaire.

Elle se prénomme Clara. Clarté, lumière. Petits poings serrés, orteils minuscules et visage clair. Dans la découverte réciproque, il manque l'envol léger de l'insouciance.

Violette et Baptiste se regardent. Se sourient. Seuls au monde malgré le ballet des infirmières ou les gestes techniques. Ils cherchent en silence l'assurance, la preuve irréfutable que le nourrisson va bien, présente simplement les signes ordinaires de la santé. Ils s'attardent au visage de l'enfant, se rassurent de la régularité des traits, du grain de la peau, du nombre parfait des orteils et des doigts. Violette l'ausculte, la trouve belle et laide à la fois, front haut et membres longilignes si loin de l'image pouponne des nouveau-nés de magazines. Elle glisse son index dans le petit poing fermé, tente de s'apaiser, de tranquilliser l'angoisse sourde en elle. *Tout va bien.*

Une petite fille bouscule l'ordre des générations. Des enfants deviennent parents, des parents deviennent grands-parents. Chacun se presse dans la chambre pour découvrir l'enfant. Ronde des années, des visites et des présents autour du berceau, rencontre avec un bébé que l'on voudrait le plus beau du monde.

Alice frappe à la porte. Elle entre, vive et fraîche comme une matinée de printemps. Son sourire soleil amène le jour, le parfum des prés, du lilas et de la terre assoiffée qui reçoit la pluie.

Elle s'approche du lit, s'assied et sans un mot, enlace Violette dans une étreinte délicate et sereine. Elles se touchent et se bercent, souffles partagés, mains mêlées, caresse des cheveux. Elles se maternent et s'apaisent dans le contact doux des peaux, des chairs, des corps. Violette se rassure dans les bras d'Alice, le temps se détricote, régression infantine, victoire temporaire contre les peurs et les fantômes.

Les petits hoquets dans le berceau de plastique la ramènent au présent, à la présence de son bébé nouveau-né qui geint, gigote, grimace. Alice observe Clara, la rencontre du regard sans poser le moindre geste. Lorsque l'enfant ouvre de grands yeux inquiets, elle l'enveloppe de paroles douces. Elle lui souhaite la bienvenue, la bénit comme les bonnes fées des contes. Clara, petite fille, quels seront tes dons ?

Baptiste a préparé leur retour. Il a à cœur de les accueillir. Dans la maison, l'enfant va désormais occuper l'espace et le temps. Ils ne le pressentent même pas. Un couple avec enfant, début d'un avenir à trois. On l'imagine joyeux, léger. Violette pourtant traîne une ombre. À peine la voit-elle. Elle croit encore que c'est le poids normal de la vie. Dans la maison, avec Clara, s'engouffrent par la porte des années d'inconnu, de précipices et de chaos, un séisme qui rôde, gronde et se prépare.

Premier soir. Violette, désemparée, cherche à se reconnaître dans ces lieux tout à coup différents. Les murs aux odeurs fades, l'insolite des meubles hétéroclites, la poussière, soudain, sur leur vie si jeune. Elle ne comprend pas, donne sans joie le sein à ce bébé qui pleure, elle voudrait dormir, dormir et ne pas penser. Et la nuit qui s'avance.

Dans la maison, en tête-à-tête enfin avec l'enfant, Baptiste découvre, apprend. Dans ses bras d'homme, un nourrisson dont la tête tient dans la paume de sa main. Baptiste dévisage l'enfant. Son enfant. Ses traits fins, ses

paupières vibrantes, ses oreilles nacrées. Il dépose avec délicatesse le petit corps frêle sur la serviette éponge étalée sur leur lit, dégrafe les boutons-pression du minuscule pyjama. Ses doigts accompagnent les membres du bébé dans ce doux déshabillage, des doigts de père presque aussi gros qu'un poignet de nouveau-né.

Clara gémit et s'impatiente. Baptiste soulève ses fesses pour y glisser une couche miniature. Une poupée n'en aurait pas de plus grande. Il sourit. Parle à mi-voix à l'enfant. Lui dit des mots d'apaisement, de tendresse et d'amour. Quelques jours d'existence terrestre, des semaines et des mois d'existence secrète dans le mystère du corps d'une femme et une éternité humaine pour orchestrer ce destin. Baptiste le silencieux, remué jusqu'au fond de l'âme par cette rencontre, parle à son enfant.

Clara, pourtant, le ramène aux contingences du moment. Elle pleure maintenant pour de bon, pressée et déroutée par les besoins impérieux de son corps, par la douloureuse sensation de vide, de faim. Clara-détresse appelle au secours.

La bouche aspire le mamelon, soutient un mouvement bruyant de succion. L'enfant se repaît contre le sein gonflé de lait. Éphémère apaisement.

Baptiste se découvre compagnon d'une mère. Cherche en elle la femme fière et forte. Rencontre un duo. Dans ses bras, il y a désormais un enfant.

Dans la sécurité du lit acidulé, Violette interroge sa place, apprivoise les mues de son corps. Baptiste a installé les oreillers. Tous deux veillent sur Clara. Les gestes aux aguets et le cœur suspendu, ils épient les mouvements et les grimaces de son sommeil, la crispation du visage.

Baptiste regarde la mère et l'enfant. Violette regarde sa fille accrochée à son sein, Baptiste, et la pièce autour d'eux. Leur chambre. Sous la fenêtre qui les protège de la nuit, la petite commode en pin. Dessus, la boîte à musique, les crayons de couleur. Et Cachou.

Elle fait partie de tous les voyages de Violette. Elle s'est installée dans sa vie avec les lumières de Noël, dans la chaleur de la venue des grands-parents dont l'arrivée même était une fête avant la fête. Noël de l'enfance lointaine, repères éphémères du plaisir : des bras sécurisants, des sourires accueillants et des voix pleines d'histoires, de son histoire. Violette se blottissait dans le parfum de sa grand-mère, museau enfoui dans son cou, humait sa bienheureuse présence pour saturer le manque, réparer l'absence. Sous son regard comblé, elle déshabillait les cadeaux de leurs papiers colorés, les papillons brillants s'envolaient dans la pièce en un bruissement joyeux, avant de se froisser au sol, abandonnés. Cachou attendait sagement dans sa boîte en carton. Parfum du neuf, odeur propre et artificielle dans laquelle Violette replongerait avec délice pendant encore des années. Elle l'avait délivrée de son emballage doré, avait immédiatement bercé cette poupée au corps souple et aux yeux qui se ferment, au petit cri sorti du ventre, bébé parfait fabriqué en série pour le bonheur des petites filles gâtées.

L'enfance les a liées. Cachou a été perdue, retrouvée, jamais oubliée. Elle a été lavée, choyée, promenée. Elle a été confiée à une nourrice imaginaire pendant que sa maman exemplaire partait travailler à l'école. Puis Violette a grandi. La poupée n'a plus été punie ou dorlotée. Posée, elle attendait Violette, surveillait l'adolescence de ses yeux fixes, toujours ouverts. Patientait. Violette

l'a naturellement emportée avec elle dans l'âge adulte, comme on emmène avec soi le souvenir des êtres qui comptent dans une vie.

Clara enfin repue, enfin assoupie. Baptiste l'a déposée dans son couffin, dans la chambre plein sud des parents tout neufs, au pied du lit dodu à même le sol. Respiration légère. Allongée, aux aguets dans l'obscurité, Violette cherche des repères. Elle laisse faire pourtant l'épuisement soudain, s'abandonne à la somnolence et l'absence tranquille qui bâillonnent l'envahissement des pensées.

Le sommeil s'installe doucement dans une rêverie ouatée où l'enfant et la poupée se confondent.

Très vite, le temps reprend la main, bouscule les rêves. Les nuits en pointillés épuisent Violette et Baptiste, les pleurs de Clara impressionnent et embarrassent les parents débutants. Les conseils avisés et contradictoires sur l'éducation, le manque de sommeil, l'allaitement, les coliques et l'érythème fessier les laissent comme égarés.

Baptiste perçoit aussi chez Violette autre chose que la fatigue, un mal-être insidieux qui l'enveloppe peu à peu. Il sait son regard voilé d'une imperceptible absence, le sourire troublé qu'elle s'efforce de lui adresser. Il s'interroge et s'inquiète. Regarde la mère et ne reconnaît plus la femme. Puis se laisse rassurer par les réponses de son entourage, par la sonorité des mots qui nomment et qui cataloguent : baby blues, dépression post-partum. Cela ne va pas durer.

Baptiste se lève tôt malgré la nuit trop brève, s'éloigne vers son travail, le monde, la vie. Un baiser dans le bruissement du matin, il part. Violette se sent seule. Elle plonge un instant dans le silence. Avant les cris de Clara.

Perchée. La maison semble perchée. Violette s'éloigne de la terre, s'exile dans une tour d'ivoire. Des dizaines d'étages séparent ses pas du tangible, de la rue. Des

étages dans sa tête qui la surélèvent et la séquestrent dans une illusoire prison. Elle est debout, devant la fenêtre. Elle tient son enfant sans la voir, sans saisir vraiment les traits de son visage. Son regard se perd à travers le rideau qu'elle ne prend même pas la peine de soulever, d'écarter. Trop lourd voile de tulle. Elle est là, absente d'elle-même. Elle pressent l'erreur, la différence.

L'enfant pleure dans ses bras. Violette sent bien sa détresse, son indicible angoisse, son appel au secours. Elle ne sait pas comment y répondre. Il y a un cri en elle. Au-dedans de son ventre, ça mord et ça broie. Elle vomit les bons manuels d'allaitement parfait, les livres rose et blanc qui donnent des solutions infaillibles. Elle abhorre les paroles collantes des gens bien intentionnés sur l'instinct maternel. Non, elle n'a pas d'instinct. Elle ne sait pas faire. Elle a peur, elle panique, elle se fige pour éviter à l'effroi de faire le siège de son corps amaigri, pour empêcher cette surnoise inquiétude de la secouer de tremblements incoercibles. Elle se fige avec l'enfant dans les bras, son enfant qui pleure. N'importe quelle mère bercerait, parlerait doucement, frôlement de mots susurrés, rassurants, caresses de diminutifs émouvants, de gazouillis apaisants. Non, elle, elle ne peut pas. Elle ne sait pas être mère, ou tout au moins pas être mère de cette enfant-là. Elle contient son incompetence, elle maîtrise, elle garde le contrôle de son corps qui gronde, du volcan qui rumine à l'intérieur et voudrait entrer en éruption. Le rideau de dentelle filtre la rue. Les rosiers devant le muret, le trottoir où se bousculent deux gamins en sortant de l'école, une voiture qui passe doucement et en face, les arbres du parc qui se balancent sans arrière-pensée. Et elle, à travers les trous, à essayer de s'accrocher, de ne pas dériver.

L'enfant crie. Aucun autre son que ces hurlements, ces déchirements. La rue est muette, masquée par le rideau et l'assourdissante détresse du nourrisson. Elle ne sait pas depuis combien de temps elle est à sa fenêtre. Elle ne sait pas depuis combien de temps durent les cris. Depuis toujours, peut-être.

Clara est une énigme. Front froissé, poings serrés, c'est une image de souffrance qui sournoisement se précise, s'impose. À mille lieues des lieux communs de bébés dodus et repus. Est-ce la faim ? À quelle heure déjà, la dernière tétée ? Elle ne sait plus, elle sait, elle doute.

Dans un effort invisible, elle s'arrache à sa torpeur et installe l'angoisse sourde sur une chaise. Elle déboutonne sa chemise, découvre son sein gonflé où les pleurs de l'enfant ont fait perler le lait. Elle s'applique à allaiter sa fille.

Au fil des jours, Violette insiste, résiste. Elle veut y croire. Elle l'exige. Comme une petite fille obstinée qui estime pouvoir régenter sa vie, elle reste rigide dans le vouloir. Elle compte maîtriser, elle ne veut pas lâcher.

Le verdict de la pesée est sans appel. L'enfant ne prend pas de poids, le lait de la mère ne la nourrit pas. Précieuse substance nourricière, le lait lui fait défaut. Elle désirait éperdument allaiter l'enfant, la repaître de son propre corps, elle qui ne l'habite pas vraiment et ne sait plus qui elle est. Elle ne comprend pas encore. Elle ne peut pas offrir ce qu'elle ne possède pas, elle ne peut pas gouverner le cours d'une vie qu'elle a donnée, qui ne lui appartient pas. Elle ne peut pas dominer le destin que l'existence orchestre pour elle, dans la détresse et la grâce. Violette se sent vaincue, inutile et incompétente. Elle a échoué.

Son sein se tarit, se flétrit. Marée basse. Le pédiatre parle déjà de sevrage. Violette entend la défaite, l'arrachement, le naufrage de son rôle, de son devoir maternel. Abîmée l'image d'opulence aux seins généreux, au corps vivant et nourricier. Violette a failli. L'âme écorchée vive, elle se résout. Elle glisse ses pas pesants vers l'évier, s'affaire dans une succession de gestes mécaniques.

Peut-être le biberon calmera-t-il l'enfant ? Peut-être le lait en poudre et la tétine de caoutchouc seront-ils plus forts qu'une mère ? Elle prépare cet ennemi la rage au cœur. Elle déteste avoir à composer ce breuvage artificiel, elle déteste avoir à mesurer l'eau, minérale, pas trop minéralisée, bien normée, étalonnée, recommandée par le ministère, bonne santé estampillée. Elle hait cet appendice de plastique aux décorations niaises, papillons colorés au sourire ridicule, tétine inerte, caoutchouc aseptisé, odeur javellisée désincarnée. Elle verse l'eau, les mesures rases préconisées, rebouche, secoue. La poudre se dissout lentement, les paillettes blanchâtres deviennent lait maternisé prêt à l'emploi. Vive le progrès ! La vie des mamans est simplifiée.

Elle refuse d'accepter. Elle refuse de comprendre. Elle a pourtant tout fait parfaitement. Elle s'est toujours appliquée à être parfaite. Elle a lu attentivement les livres et les manuels, références pédiatriques autorisées, suivi les conseils des spécialistes, de ceux qui savent, repos et alimentation. Elle a procédé aux massages mammaires comme indiqué sur le schéma et cru de toutes ses forces qu'elle pourrait réparer toute une lignée de mères.

Au matin du troisième jour pourtant, ses seins s'étaient gonflés, atrocement, violemment, amorçant la crue magique et démesurée de la montée de lait. Violette avait effleuré avec fierté le grumeleux sous la peau tendue, l'effroyable ampleur des mamelles de femmes, des sources nourricières. Elle avait senti avec une chaude délectation le lait sourdre du mamelon bruni puis s'écouler soudain hors d'elle. Elle l'avait regardé s'étaler en auréole sur le

tissu, l'embrumant, humeurs humides sur la chair. La magie blanche, écume primitive et primordiale, sortait de son corps pour répondre à l'appel du nourrisson, coulait infiniment, enivrant les sens de secrètes senteurs, sécrétion de mère, mélange des parfums dans le corps à corps.

Le lait avait soulagé l'enfant. Le nez repérait l'odeur, le visage fouissait un instant, la bouche saisissait le mamelon, s'y accrochait et tétait goulûment. Bruits de succion, respiration. Le liquide était aspiré par gorgées débordantes au rythme soutenu de la tétée. La faim criait à l'apaisement.

Le lait avait soulagé la mère. En passer par la douleur d'abord vive, vivante, le bout du sein malaxé, malmené. La tension bientôt se calmait, le sein s'assouplissait, la mère soupirait. Détente. Elle avait senti la houle au creux des vagues du ventre dégonflé, la contraction d'une matrice qui reprenait peu à peu sa place après le grand bouleversement, qui peu à peu se rétractait, invitant à penser au futur.

Leurrée par le raz-de-marée du lait au troisième jour. Elle s'est laissé piéger, a cru aux chimères de l'omnipotence, aux illusions du corps qui pourvoit à tous les besoins et de l'enfant qui peut se nourrir de la mère. Fantasmés de dévoration, d'incorporation, *garder mon enfant*, garder un ventre-forteresse pour l'y remettre, pour réparer l'irréparable, ravalé la faute, remonter le temps et le mettre à l'abri. Pour conjurer la mise au monde d'un être mortel.

Violette cesse de secouer le biberon. Là, près d'elle, Clara crie toujours. Attend sans patience. Elle attend

dans sa détresse de nouvelle-venue, débarquée depuis peu sur cette Terre. Elle ne sait pas encore décrypter les signes élémentaires de son propre corps. La sensation de faim lui broie les entrailles, lui déchire le ventre et la précipite dans le chaos de l'abandon et de la solitude. Seule et vulnérable. Elle attend tout de ce grand corps qui l'a rejetée, échouée sur les rivages angoissants de la vie. Le froid et les bruits l'agressent, l'immensité de l'espace la précipite dans un vertige sidéral. La faim la blesse tandis que les cris semblent ramener le grand corps qui calme le ventre, chasse le froid et le vide. Apaise.

La mère s'installe avec l'enfant. Son dos à elle soutenu par le dossier du fauteuil, son bras en berceau pour accueillir. Elle approche la tétine de caoutchouc des lèvres affamées, la succion débute instantanément. En rythme sûr, le lait descend l'échelle graduée sur le plastique. Clara a planté son regard dans celui de Violette. Elle accroche ses yeux à ceux du grand corps chaud, elle se voit dans le regard trouble de sa mère. Jeux de miroir, étrange ressemblance. Elle ne sait pas si cette image est elle ou l'autre. Elle ne pense pas en mots, jouit de la perfection du moment, se délecte du liquide tiède qui calme la douleur et remplit le vide. Elle s'abandonne au plaisir de la tétée.

Violette observe le regard de l'enfant, y lit l'extase. Elle la sent qui se détend, qui avale à grandes goulées du bonheur sucré maternisé. Gorge nouée, fermée. Elle goûte le sel des larmes sur ses lèvres. Elle s'est toujours obstinée à parfaire et maîtriser ses jours, à les cadrer en plannings étanches pour baliser et tout prévoir.

L'enfant roman

Elle a été la bonne petite Violette, discrète, sérieuse, honnête, méritante envers tout le monde. Le monde aujourd'hui s'appelle Clara. Un bébé tout petit qui fait vaciller les certitudes.

L'enfant est là, au sortir du bain, dans l'éponge bleue de la serviette. Violette est loin des parfums de bébé qui attendrissent les adultes. Elle ne sent pas le savon doux, le talc parfumé, le lait de toilette. Elle est loin de l'enveloppante tiédeur de la salle de bain, du nuage de buée qui rosit les joues. Violette est dans les cris de Clara. Hérissée par les aigus de cette forêt de cris. Piquée au cœur, plantée là devant cet incompréhensible bébé. L'eau tiède, les caresses et les paroles chantonnées ne l'ont pas apaisée. L'enveloppement tendre dans le moelleux de l'éponge n'a pas calmé sa détresse. À présent, Clara est déposée, nue, sur le dos. Elle écarte les bras, les mains, les doigts. Hurlements saccadés, pleurs sans larmes de nouveau-né.

Violette, anesthésiée, regarde cette enfant. Son enfant. Ne s'y reconnaît pas. Les petits membres maigres s'agitent. Dérisoire insecte pris au piège, son visage cramoyé de minuscule vieillard est déformé par les cris. Où est le beau bébé rond, souriant, angélique, images idylliques du bonheur de consommation ? Violette regarde, impuissante, cette enfant. Son enfant. Elle devine confusément à cet instant qu'elle ignore tout de cette personne, passagère de son ventre, fusion de deux

corps en un, chair de sa chair. Elle comprend qu'elle ne comprend rien à cette enfant.

Tout à coup, elle regarde sa fille comme une étrangère. Un personnage énigmatique, menaçant, qui dévaste et fait voler en éclats ses certitudes. Elle ne reconnaît pas son enfant. Dans la chaleur moite de la salle de bain, cette pensée la secoue d'un frisson. Quelqu'un marche sur sa tombe. Machinalement pourtant, elle enlace le petit corps disgracieux, le frotte doucement pour le sécher. Clara pleure toujours. Violette sent monter en elle le trop-plein, le trop difficile et l'exaspération, la colère. L'envie de crier aussi la harponne, lui griffe la gorge, la malmène, la secoue. Vite l'habiller, passer la jolie brassière brodée préparée du temps des illusions, du temps où l'on rêve d'un bébé parfait. Vite enfiler le pyjama rose bonheur qui écœure, ajuster les petites pressions qui crépitent sous les cris de l'enfant qui remue. Vite, d'un geste mécanique, la prendre dans ses bras. La serrer, la serrer si fort d'un amour envahisseur, exterminateur. La serrer pour la fondre en soi, redevenir un dans un même corps, remonter le temps, retrouver l'espoir. La serrer contre soi, lui jurer amour, lui raconter folies, partir, s'enfuir au sommet d'une montagne ou sur une île déserte. *Toi et moi.*

Violette sort de la brume de la pièce, trouve les gestes en équilibre pour préparer le biberon salvateur. Clara contre son sein, sa tête contre son épaule, la bouche pleine de hurlements dans l'oreille, déboucher d'une main la bouteille d'eau minérale, verser, mesurer la poudre de lait, visser la tétine, poser le capuchon, secouer, s'installer sur la chaise sans chercher le confort du fauteuil. Vite. Comblé par un pis de caoutchouc cette bouche béante.

Les hoquets s'estompent. Est-ce la sensation du lait qui vient calmer la faim ? Le mouvement de succion qui apaise la tension ? Ce ne sont pas les bras de Violette. Ce n'est pas Violette qui a consolé la détresse de sa fille. Violette désespérée. Et la peur continue, insidieuse, son lent travail d'infiltration dans ses veines et son âme.

Car rien ne se passe comme dans les livres. Elle a bien lu, bien retenu pourtant. Les leçons de tous les spécialistes décrivent le repas, la toilette, le sommeil, l'allaitement. Face-à-face avec l'inconnu. Rien ne se passe comme prévu. L'enfant, poings serrés, ne s'ouvre pas au monde, fronce le nez, plisse le front, pleure. Violette se sent dépassée, incompetente, incapable. Elle estime qu'elle devrait trouver en elle les réponses millénaires. Se dit qu'autrefois une mère aurait été là pour la guider, pour lui transmettre les gestes, la manière. Pas de mère à appeler à l'aide, elle resserre autour d'elle sa solitude. Elle se croit mauvaise de ne pas savoir, maudit l'instinct maternel qu'elle ne trouve pas en elle, les images idylliques de maternité épanouie parfumée au talc et à l'eau de rose. Comment est-elle censée savoir ? Chaque rencontre n'est-elle pas unique, chaque naissance n'est-elle pas la première ?

Non, elle ne sait pas faire. Elle ne sait pas parler à l'enfant, ne sait pas l'apaiser, ne peut pas même la nourrir. Étrange bébé longiligne au regard vide qui traverse celui de la mère. Violette pressent l'erreur, l'anomalie. Elle *voit*, elle, que quelque chose ne va pas. Clara ne prend pas de poids, poupée de chiffon sans tonicité dans les bras qui cajolent, emprisonnée dans un monde hostile, dans un corps qui hésite, qui refuse.

Baptiste non plus ne sait pas faire. Violette-tristesse lui renvoie la peur de ne pas savoir aimer. Clara-énigme lui renvoie ses hésitations et ses maladresses. Chaque jour qui passe précise l'image d'une petite fille qui ne ressemble pas au bébé satiné et parfait des guides à l'attention des bons parents.

Les visites successives chez le pédiatre enfoncent Violette dans son incompetence. La culpabilisent. Son mal-être serait-il à l'origine des problèmes de l'enfant ? Le dos de la fatigue est confortable. Elle justifie les pleurs de la mère, son agacement devant les menus soucis du quotidien, le manque de lait pour nourrir Clara, le manque de joie et le manque de vie. Les tentatives généreuses de l'entourage pour se rassurer n'ont pas d'écho. Sonnent creux. Les amis se protègent eux-mêmes de leur propre malaise. Alice appelle, interpelle, écoute. En vain.

Violette s'étiole, ne s'épanouit pas dans la maternité, ne se réjouit pas de la douceur des jours et du bleu du ciel. Baptiste entend les peurs de sa compagne, les entrevoit parfois comme une évidence, mesure et soupèse les indices, puis s'en défend. Comme d'une pensée maléfique qui attirerait le malheur.

Puis vient Noël, le premier Noël de l'enfant, la joie un peu forcée des fêtes familiales où le bonheur sincère côtoie les jalousies secrètes, les rivalités anciennes chaque année ravivées. Fête familiale pour image idéale. Tradition oblige.

Ils arrivent, attendus, accueillis. Clara-silence dans son couffin bleu tapissé de pastel, tendres couleurs pour un soir de nativité. L'enfant divin endormi sur sa couche soudain encerclé par la famille rassemblée. Les paroles douces et sucrées prononcées au-dessus d'un nouveau-né, l'ébahissement ravi, l'émerveillement légèrement béat devant le mystère d'un bébé, tout cela sonne faux aux oreilles de Violette. Artificiel comme ces guirlandes trop clinquantes, trop voyantes. Les mots sont ceux de circonstance, les voix un peu plus nuancées. *Elle est mignonne. Elle dort comme un ange.* Non, elle n'est pas mignonne. Son large front mange son visage, ses membres grêles sont aux antipodes de la rondeur rose d'un bébé. Non, elle ne dort pas comme un ange. Violette ne voit que ses poings fermés, serrés, ses petits poings contractés, cadénassés et le drôle de serpent qui affleure entre les cils, ride d'un autre temps qui dit l'angoisse, la crainte, la crispation.

Violette voudrait passer, quitter le brouhaha de la pièce chaleureuse. Elle demande à la mère de Baptiste un lieu où installer l'enfant. Il y a une chambre au calme, à l'étage. La grappe autour du couffin s'égrène, Baptiste le soulève et monte les escaliers. Violette suit. Il dépose doucement Clara dans son sommeil, délicatement, sans heurt, sans bruit. Surtout ne pas la réveiller, ne pas raviver ses pleurs, ses cris. La laisser dormir pour se donner du répit. Parents brisés, morcelés, tout entiers dans ce besoin de légèreté. Depuis l'arrivée de l'enfant, la vie est lourde, pleine, sans espace et sans jeu dans la succession des jours et des nuits.

Rien encore n'a été dit. Aucune sentence posée. Pourtant, Violette sait. Depuis l'enfant en elle, elle sait.

En bas, l'insouciance de la soirée qui s'annonce se teinte de rires, d'éclats de voix, de tintamarre de casseroles et de couverts, de bouteilles qu'on débouche. Baptiste entraîne Violette, repousse la porte de la chambre. Ensemble, ils rejoignent les autres et leurs préoccupations futiles, leurs discussions en surface de tout, leurs débats stériles. Violette n'est pas là. Elle est en pensée avec Clara. Ou est-ce Clara qui, sans cesse, s'immisce, la prend, l'emporte. Tous les quarts d'heure, elle grimpe à l'étage, épie, entrebâille la porte, retient son souffle pour percevoir celui de son enfant. Elle a peur des cris, peur de l'enfant réveillée. Elle a peur aussi, plus que tout, du silence, peur de ne pas entendre la petite respiration douce.

Dix fois, elle s'éclipse, monte puis redescend. Les autres ne se préoccupent pas de ses allées et venues. Ou font comme si. Elle voudrait fuir, s'exiler avec l'enfant sur une île déserte. Elle se sent ailleurs, s'espère invisible,

elle cherche à ne pas être là. À faire bonne figure pourtant lorsqu'on s'adresse à elle. Baptiste, près de ses cousins, semble sourire. Saine nécessité, sans doute.

Alice s'est assise à côté de Violette. L'abondance de mots est inutile, elle le sait bien. Violette n'a pas besoin de paroles réconfortantes, ni d'exhortation farouche à se secouer. Alice a vu l'imperceptible dans les comportements et les attitudes de Clara, elle partage et porte les doutes de Violette et Baptiste. Elle accompagne. Une présence.

À nouveau, les escaliers. L'enfant réveillée, les pleurs. Violette entre dans la chambre, suivie de quelques gamins qui entourent bruyamment le berceau. Dans toute leur innocence, ils regardent la nouvelle venue dans la famille qui déjà s'égosille et pare son visage d'un masque de pomme cuite. Ça fait rire les petits. Violette prend l'enfant, elle ne sait pas, ne sait plus. Elle voudrait parler à sa fille, lui dire les mots dont une mère caresse son nourrisson. Seulement là, devant l'assistance enfantine enjouée, elle en est incapable. Elle aspire à être seule, à rentrer chez elle, se terrer. Elle ne le fait pas.

Elle s'agenouille à même le sol, installe sur la moquette une grosse serviette éponge, prépare le change. Curieux, les petits l'entourent, cherchent à voir le nombril, les orteils minuscules. Clara devient pomme cramoisie, la bouche grande ouverte sous les cris, bras et doigts écartés par les spasmes. Violette ne dit toujours rien.

Elle défait le pyjama, retire les petits collants de la couche, nettoie avec des gestes sûrs, un peu machinaux, les petites fesses rougies. Soulève délicatement Clara par les pieds légers qui s'agitent, glisse une couche propre

sous les fesses parfumées, les emballe prestement, enfle un pied puis l'autre dans les jambes d'éponge.

Elle referme un à un les boutons du vêtement, se redresse, son enfant dans les bras. Elle s'assied contre le mur. Elle ouvre sa chemise, dégrafe le bonnet amovible du soutien-gorge d'allaitement qu'elle s'obstine à porter et guide le bout de son sein vers la bouche affamée. Car elle s'acharne à vouloir *nourrir*. À ne laisser au biberon qu'une place illusoire de *complément*. La petite saisit le mamelon et se met à téter immédiatement. Apaisement.

La volée de gamins s'éparpille, attirée par l'agitation qui monte de la cuisine, les jeux à inventer, la magie de la fête. Violette, soulagée, reste seule avec Clara. Courtes minutes de répit. Très vite, le sein tari au mamelon meurtri ne suffit pas. La tétée dure, la succion ralentit, l'enfant s'agite un peu. Violette attend, sans oser un geste. Elle regarde le visage de douleur de sa fille. Le moindre tressaillement la fait sursauter. Pleurs. Pleurs mêlés, impuissance commune. Elle en est sûre, elle le sait depuis toujours, bien avant la naissance de Clara. Elle retournera chez le pédiatre. Elle criera s'il le faut. L'enfermement de Clara, sa difficulté d'accès au monde n'est pas une illusion de mère angossée, déprimée, paumée. Clara cache un mystère.

Baptiste entre sans un mot, regarde Violette sans sourire, sans reproche. Lui aussi se rend compte. Le silence trop souvent s'installe entre eux, l'espace tout entier happé par l'enfant et ses cris. L'infini se rétrécit entre l'homme et la femme, Baptiste ne reconnaît plus sa compagne, elle lui glisse entre les doigts, lui échappe. Il ne sait pas dire, ils ne savent pas se parler. Ils s'éloignent imperceptiblement. À la dérive.

Biberon, complément. Baptiste prépare le petit flacon consolateur, le rival du sein maternel, le salaud toujours plein d'abondance, toujours disponible, toujours présent. Il a dosé l'eau, la poudre, calmement. Il s'assied à côté de Violette, prend l'enfant dans ses bras et lui donne le lait qu'elle attend, qui peu à peu la rassasie, la nourrit et la berce dans la satisfaction passagère de la faim apaisée. Violette regarde Clara dans les bras de son père. Elle a laissé ses pleurs se tarir, a séché ses joues et ses yeux, sa respiration se fait plus régulière. Elle regarde sa fille téter, poings serrés, front plissé. Elle regarde Baptiste et l'enfant qui s'endort. Ils sont là, tous les trois dans le grand vide de la pièce troué par intermittence par les éclats de rire ou de voix de ceux qui, en bas, sont dans la joie dorée de la fête. Ils attendent en silence. Puis, avec précaution, Baptiste repose Clara endormie dans son couffin. Il prend alors Violette par la main et l'emmène hors de la chambre pour rejoindre le cercle de famille et se mêler tristement au bonheur des cadeaux et de la nativité.

Ils sont là, entre deux portes. Debout. Côte à côte. Ils s'écartent un peu lorsque passent les autres. Par réflexe. Ils sont là, dans le couloir de l'hôpital. Ils attendent. Une attente vide, anesthésiée de toute pensée, vivants par habitude. Le monde autour semble mou, moite, ouaté. Perception déformée des bruits, des gens, des lieux. Dans le couloir, vision étrange, anachronique d'un couple avec enfant. Pétrifiés.

L'enfant grimace dans les bras de sa mère, émet un son qui grince, un pleur. Violette desserre l'étreinte, réajuste Clara dans un soubresaut machinal. Elle ne peut pas lui sourire. Elle ne peut pas lui parler. Baptiste les regarde. Il voudrait esquisser vers elles un geste rassurant. Il ne peut pas bouger. Figé. Père et mère sidérés.

Au fond d'elle, Violette savait. Elle sait depuis longtemps. Depuis le ventre qui s'arrondit, depuis avant, depuis le désir. Depuis toujours, peut-être ? Elle sait depuis l'inquiétude sourde et diffuse des premières semaines bien que rien, objectivement, ne soit venu étayer ses craintes. Elle sait depuis les premiers moments aquatiques au creux d'elle-même, depuis les premières manifestations du petit poisson-embryon vers le monde terrestre. Code secret, étrange message.

Rien ne le confirmait. Elle se raisonnait. On la rassurait. Imperceptiblement, elle s'éloignait de la confiance, de la perception d'elle-même. Et puis le pédiatre a fini par l'écouter, par observer différemment les signes dont elle parlait depuis le début. La prise de poids insignifiante, le manque de tonicité de l'enfant, les progrès qui ne viennent pas. Elle avait raconté Clara allongée sur le ventre lorsqu'on lui passe sa brassière au sortir du bain, sa mollesse, visage enfoui dans le moelleux de la serviette éponge. Clara ne se redresse pas, ne se tient pas, ou pas vraiment. Clara installée dans son transat s'affaisse et glisse. Clara dans la douceur des bras et des berceuses tendres se crispe et crie à gercer l'âme. Violette s'est résignée à la nourrir au biberon, a accepté l'aide d'une étrangère attentionnée qui la seconde. Paula vient à la maison deux fois par semaine aider dans son rôle de mère cette jeune femme fatiguée et déprimée. Incompétente. Les conseils agressent et envahissent Violette, qui pourtant les a écoutés, les a suivis. Et Clara ne s'ouvre pas, Clara ne s'installe pas dans l'énergie de la vie. Clara ne sourit pas et Violette se ronge, s'étiole. Violette se fâche, elle supplie. Le pédiatre programme une série complète d'examens.

Vingt-quatre heures entre les murs de l'hôpital, à laisser l'enfant entre des mains qui cherchent, des mains qui savent. Une aiguille minuscule plantée au sommet du crâne dont la fontanelle palpite, rythme du cœur qui veille à la survie, une aiguille minuscule sous la peau translucide. Une poche en appendice pour prélever les urines, une dose de sédatif pour que la fillette somnole, pour qu'elle ne bouge pas le temps d'une radio.

Vingt-quatre heures de gestes techniques, banals pour les soignants. Et des parents exclus, dépossédés de leur bébé. Des parents priés de patienter, porte fermée.

Attente, interminable attente. *On va vous recevoir.* Ils sont là, dans le couloir. Debout l'un près de l'autre. On les fait entrer, enfin, dans un bureau. Gêne palpable. On les invite à s'asseoir. Ils pressentent et redoutent. Le médecin ne sourit pas. S'installe à son tour dans son fauteuil. Violette et Baptiste ne savent pas ce qu'ils doivent comprendre. Ou le présagent trop bien. On leur assène des mots, lectures de scanner, décryptages d'examens. On leur parle cartographie cérébrale, formes inhabituelles des circonvolutions. Ils entendent *peut-être*, ils se raccrochent au doute, à la possibilité d'une erreur et de beaucoup de peurs pour rien. Le cerveau de Clara s'étale en noir et blanc sur la planche lumineuse. On leur montre des sinuosités suspectes, des reliefs équivoques. On leur annonce des examens plus poussés. On les adresse à un spécialiste. Sur un morceau de papier, des coordonnées. Téléphoner pour obtenir un rendez-vous. Peu d'explications, pas de commentaires. Dialogue à sens unique. *Pas de question ?* Pas de mots. La moindre parole étoufferait les parents désemparés.

On se lève, la porte s'ouvre, les voilà de nouveau dans le couloir. On leur souhaite un bon week-end.

L'air frais du dehors leur saute au visage, comme pour effacer les odeurs d'hôpital. Violette et Baptiste ne remarquent pas le printemps qui s'invite dans les rues de la petite ville, les beaux jours qui rendent plus légers. Baptiste installe Clara dans la voiture. Abasourdis, ils

tentent de rassembler en eux les paroles prononcées. Dans la tête de Violette, une fumée grise imperméable repousse mollement les idées. Elle n'y croit pas. Ils ne peuvent pas y croire.

Ils sont encore des enfants, des enfants pleins d'espoir en l'avenir. Et voilà la vie qui brise le rêve, qui voudrait briser les possibles. Ils se sentent orphelins tout à coup, terriblement seuls. Abandonnés. Le médecin annonce le tragique et, l'instant d'après, les congédie avec un numéro de téléphone en leur souhaitant *bon week-end*. Comment peut-on laisser partir seuls dans la jungle de la vie qui vient de les meurtrir deux gamins et leur bébé, avec aux pieds le boulet de la nouvelle et sur la tête le poids de mille morts des malheurs du monde ? Ils hésitent, ils titubent. Trouvent la force unique de rentrer chez eux.

Ils regagnent la maison, au ralenti. Se terrent, abandonnés des hommes et sans doute des dieux. Ils fonctionnent. Rien d'autre que l'urgent et l'essentiel n'est possible. Le temps s'alourdit. Vendredi soir, samedi, dimanche. Attendre le lundi pour obtenir un rendez-vous. Tout un week-end à tourner au fin fond de leur tête, à remettre dans un sens, dans l'autre ce qui a été dit, la manière dont ça l'a été, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils n'ont pu entendre. Violette et Baptiste se parlent à voix basse, comme lorsqu'il y a un mort dans la maison.

Ils se parlent pourtant, pour se réchauffer à la voix de l'autre, pour se sentir humains, se rassurer. Pour conjurer. *Si tout va bien*, ils se rattraperont. Ils vivront. Frôler la mort ou l'insoutenable donne un goût inestimable à la vie. *Si tout va bien*, Clara aura un petit frère, ils auront

une famille nombreuse, adopteront d'autres enfants. Ils se rattraperont, mettront les bouchées doubles, vivront mille existences. Ils comblent la béance de leur effroi à coup de scénarios clichés, de projections familiales idéales, colmatent la faille en eux, la cachent à leur propre entendement. La peur de l'inconcevable les rend généreux, ils donneront la vie, cadeau somptueux. Ils oublient que la vie danse toujours avec la mort.

Ils oublient aussi l'autre possible, la probable réalité de l'effondrement du monde. Ou peut-être l'évitent-ils soigneusement. Ils se font croire que la chute n'est pas imaginable. Ils ne peuvent pas même la concevoir.

Vendredi soir, samedi, dimanche. Les heures s'appesantissent. Il faut pourtant raccommoier ses pensées, préparer à manger, survivre jusqu'au lundi. Jusqu'au coup de téléphone donné en tremblant. La secrétaire questionne, estime l'urgence, juge de la gravité de la situation. *C'est évolutif ?* Violette bafouille d'une voix de craie qu'elle ne sait pas, ne croit pas, on ne lui a rien dit. Elle parle poliment à la dame qui fait son travail tandis qu'en elle, ça hurle, ça crie, ça déchire. La peur lui lacère le cœur et les entrailles.

Le spécialiste les recevra dans trois semaines. Trois semaines. Ou mille ans. Un calvaire, le temps de mille chemins de croix. Trois semaines à attendre, à traverser seuls, livrés à eux-mêmes avec la nouvelle, avec l'indicible de l'incertitude. Continuer à travailler, à aller chercher le pain, à dire bonjour aux collègues et aux voisins. Trois semaines de survie, en attente, en suspension.

Bien sûr, ils sont à l'heure au rendez-vous. Salle d'attente pour une halte forcée sous le poids de leur fardeau de patience. Enfin, d'une voix douce on les salue et on les prie d'entrer.

Il est gentil, pourtant. Affable, aimable, presque accueillant. Se veut rassurant. L'éminent représentant du savoir neuropédiatrique incline la tête, on pourrait croire qu'il les comprend. Il les reçoit, c'est déjà beaucoup. Il pose des questions simples, dont les réponses figurent dans le carnet de santé. Il poursuit son investigation en sollicitant Violette et Baptiste sur des observations plus ténues, des signes. Il écoute leurs remarques tremblantes. Puis il examine l'enfant. Les minutes s'alourdissent, les souffles se suspendent et le silence de leurs voix oppresse l'espace. Clara se met à crier, emplit l'opacité de l'instant de ses pleurs de bébé dérangé par les mains qui l'auscultent. Le professeur se rassoit derrière le plateau de verre de son bureau tandis que Violette installe contre sa poitrine l'enfant qui soudain se tait.

La réalité est nommée.

Des questions stupides. Violette et Baptiste se raccrochent à des questions stupides. À celles dont l'évidence ne les avait jusque-là jamais fait trembler. Marcher, sourire, parler... Les demandes sont primaires, pleines d'humilité. Il n'esquive pas. Il explique calmement, avec des mots simples. Il s'exprime tout en nuances, en précautions, en interrogations. Violette et Baptiste veulent des certitudes. Voudraient exiger des garanties. Qui changeraient quoi ? Ils cherchent simplement à ne pas être écrasés sur place par l'immensurable de la tourmente, la férocité du couperet. Est-ce que savoir atténuerait quoi que ce soit ? Soulagement ? Faux espoirs ? Préparation psychologique ? Personne n'est jamais préparé au malheur. Il agresse de face, violemment ou par-derrière, sournoisement. Et chacun fait avec.

Oui, l'enfant marchera. Marcher, c'est simple. Relativement. C'est physiologique. Parler, c'est beaucoup plus complexe... Une extraordinaire machinerie cérébrale. Entrée en jeu, défilé magistral de ce qui fera défaut à l'enfant : concevoir, anticiper, organiser, classer, prévoir, réfléchir, comprendre. Handicap mental, déficience intellectuelle. Quels sont les mots les plus propres, ceux qui font le moins mal ? La réponse se suspend à trois petits points, un geste plus vague. Violette entend tout ce qui n'est pas dit. Comment a-t-elle pu croire qu'elle aurait des solutions, des certitudes, des assurances ? Comment pourrait-on prévoir, savoir, être sûr ?

Pourtant, ils osent encore. L'anesthésie de la douleur déforme la raison. *Alors, l'école ?* La demande est posée

du bout des mots, comme on dépose sa tête sur un billot en attendant la guillotine. Comme la banderille qui annonce l'agonie du taureau, danse sublime et chatoyante pour défier la mise à mort imminente dans la poussière.

D'école, il n'est pas question. Peut-être dit-il qu'on n'en est pas là. Les parents entendent que l'enfant n'ira pas, n'apprendra pas. Marcher, c'est déjà bien. Parler, ce serait beaucoup. Sûrement que penser, c'est trop demander. Violette ne se souvient plus des mots exacts. Elle sait que c'est tranchant, ça entre droit dans le cœur, ça blesse. Un petit coup de rasoir qui brûlera encore longtemps. L'enfant n'ira pas à l'école.

Plus de questions. Violette et Baptiste découvrent dans une abjecte stupéfaction qu'espérer une vie simple et banale est une ambition, un projet. Ils ne demandaient rien, ni palais ni carrosse, rien qu'un quotidien ordinaire, un beau bébé dans une poussette et la fierté de le promener sous le soleil du printemps, des chaussures soigneusement choisies pour ses premiers pas, des chaussures minuscules à garder comme témoins de souvenirs heureux, à accrocher pour se raccrocher à l'élan de leur jeunesse et aux meilleurs moments de l'existence, un petit sac et la petite main dans la grande pour une première rentrée à l'école. Une vie comme les autres, cela leur semblait une banalité, une évidence incontestable, un dû. *Normal*, en somme. Un mot qu'ils vont devoir apprendre à contourner.

Violette laisse descendre doucement l'idée en elle. Une bulle plonge au ralenti dans ses poumons, coince

l'air qui a du mal à sortir. Asphyxie. Elle voudrait souffler, expirer, pousser un long soupir venu de tout au fond pour se vider, se reprendre, refouler tout ce qui lui étire le diaphragme. Expirer. Espérer. L'espace d'un instant, elle espère et en appelle au dernier soupir. Les sens sidérés, le cœur en apnée, elle se ressaisit pourtant. On ne lui a pas appris à s'effondrer devant le monde. Muette. Elle se redresse, ne peut parler. Mots avortés avant que d'être pensés. Baptiste à ses côtés. Fermé, terriblement. Et l'enfant, entre eux, dans le silence opaque. L'enfant qui ne gazouille pas.

Le spécialiste averti sait que la vie ne s'enferme pas dans un diagnostic, il connaît la dose maximale à ne pas dépasser. Impassible, il maintient la distance du professionnel qui, ce soir, rira avec ses proches ou se détendra après sa journée habituelle de consultation. Comment pourrait-il affirmer, prévoir, assurer ? De quel droit ? Il avance à pas prudents pour ne pas piétiner trop vite les espoirs des parents suspendus à ses mots. Il tempère, répond encore un peu, avec mesure. Peut-être ne répond-il pas vraiment.

Déjà, sans que les parents anéantis le sachent vraiment, l'absence de sentence définitive permet la fissure. Après trois semaines aux enfers, à peine le réel leur tombe-t-il dessus qu'il peut commencer enfin à se craqueler. Si rien n'est sûr, rien n'est irrévocable, on doit pouvoir aller contre. On doit pouvoir faire quelque chose. Réparer, rattraper. Violette est la mère, elle saura, elle fera, ne laissera pas faire, elle se battra contre les montagnes et les moulins à vent. À l'instant même, là, dans le

bureau grandiose du spécialiste, rien ne filtre encore vraiment de ces fuites souterraines dans le tréfonds de son cerveau. La sidération prend tout l'espace. Leur tombe dessus, les accable. Rien ne bouge plus dans ce monde où, en quelques minutes, on leur annonce, en déclinant quelques réponses, le handicap profond et incontournable de leur enfant.

Non, ils n'ont pas d'autres questions. Ou alors des milliers. Alors, à quoi bon ? Ils sont là, terrassés sur leur siège, l'enfant dans ses bras à elle. Brisés. Ils ne tentent rien, écrasés par le poids des mots qu'ils priaient pour ne pas entendre. *Si vous n'avez pas d'autres questions...* La phrase du professeur, éminent spécialiste des maladies qui emprisonnent à jamais une vie, la phrase est épinglée comme un papillon condamné. Il se lève, écarte un peu les bras. Pour indiquer la sortie ? Pour imiter l'étreinte de la compassion ? Il s'approche d'eux sans rien dire, leur signifie la fin du rendez-vous. Baptiste et Violette se lèvent à leur tour, se parent mécaniquement des gestes de l'habitude. Serrer la main, dire au revoir. Dire merci, même. La porte, le couloir, l'ascenseur. Ils se retrouvent seuls dans le silence qui les réunit, les relie à leur propre désorientation. Pourtant, chacun dans sa tête, chacun dans sa peur, chacun est seul.

Sortie de consultation, les questions et l'enfant sur les bras, vides de sens, vides d'eux-mêmes. Rien. Quelque chose est cassé. Le beau jouet, le bébé parfait espéré vient d'être irrémédiablement abîmé. La douceur d'avril ne les atteint pas, les gestes sont instinctifs et le silence collant. Nourrir l'enfant, pourtant. Baptiste se tait cruellement. Violette sort du joli sac rose un biberon, s'assied sur un banc, donne à Clara sa ration de lait. Sans un mot, sans un sourire. Elle ne peut baisser les yeux vers la petite fille qui tète. Elle refuse de toute son immense lassitude de laisser les images qui viennent à elle se superposer au visage de Clara. Malgré elle, fondu enchaîné, réalité aux fantasmes mélangés. Visages mous, bouches entrouvertes, un peu de bave. Sa mère parlait des enfants attardés. Sa mère plaignait les parents des enfants attardés.

L'enfant repue, changée, il faut partir, il faut rentrer. La voiture se rebelle un peu au démarrage, crisse et rechigne sous la conduite abrupte de Baptiste. Sortir de la ville, passer le pont. La route s'ouvre sous le soleil. Clara s'endort. La route du retour, celle d'après les mots. Verdict. Diagnostic. Panique. Des mots qui piquent et saignent à blanc. Sidèrent et rendent muets. Que dire ?

Tous les possibles de la vie s'effondrent. À jamais. Le monde entier se tait.

Dans le rétroviseur, le reflet de Clara endormie. Les images s'embrouillent et se superposent. Violette convoque malgré elle ses pauvres représentations de l'anormalité. Désordre. Elle a six ans ; trois petites de la même famille marquées par la polio. Trois boiteuses. Courageuses. Elle a huit ans ; dans la classe d'à côté, peu d'élèves. Différents. Et ce garçon long, aux gestes désordonnés, à la démarche de gazelle. Plus âgé que les autres. Elle a entendu les adultes dire qu'avec sa maladie, on mourait jeune. Elle a cinq ans ; c'est la rentrée, il faut se ranger deux par deux. Elle donne la main à sa voisine. Blonde aux yeux bleus, tout son contraire. Un contact étrange dans sa paume. Dans la main de Violette aux cinq doigts épanouis, celle d'une petite fille aux doigts en bourgeons.

Les images sagement tapies au creux des souvenirs remontent en surface. Violette se souvient du fils de Lili, qu'elle n'a jamais vu. Seulement imaginé. Les mots des adultes, prononcés devant les enfants sans prendre garde à leur présence, volent et roulent au-dessus de leurs têtes blondes. Les grands croient en leurs complots chuchotés, s'imaginent que les petits ne comprennent pas, de toute façon... Eux attrapent et avalent tout rond les paroles et leurs sortilèges. *L'accouchement s'est mal passé. La faute à la clinique.* Les bouches des adultes baissent le ton, les mots se promènent, s'infiltrent, s'insinuent dans le cœur de la petite Violette. Elle les devine gorgés de pitié et d'horreur. *Un accouchement terrible.* Elle perçoit l'attente, la souffrance,

le temps qui dure et pèse lourd pour le nouveau-né. Réanimation. Insistance. Acharnement. *Sauvé ? Vivre comme ça, c'est pas une vie ! Ça restera un légume. C'est triste à dire, il aurait mieux valu qu'il meure.* Un poids de toute une existence pour sa mère. Violette entend les mots, imagine le petit monstre, poireau cheveux blancs pieds verts, branché sous respirateur artificiel. Un légume. Elle se représente ce bébé. Raide. Bientôt fané.

Les larmes de la mère troublent l'image de l'enfant, brouillent dans le regard de Violette les yeux de Clara qui n'interrogent rien. Clara qui ne comprend pas, qui ne sait pas. Au visage paisible du bébé endormi dans son siège-auto se substitue une petite fille à l'air hagard, bouche bée, bavant. Enfant folle à cacher, reflet à effacer. Les larmes n'estompent pas les projections morbides. Celles-là s'incrusteront même les yeux fermés, même la nuit. Surtout la nuit.

Baptiste conduit, s'efforce. Dans sa tête, l'envol désordonné d'insectes bourdonnants, le frisson délétère de l'anéantissement, le cataclysme et le néant. Sans issue. Rien, il ne lui reste rien. Il se dit qu'il n'aura jamais la force de sortir des décombres de l'effondrement du monde. Il a juste envie de mourir, envie de disparaître. Se dit qu'il n'a pas le droit. Ne peut pas abandonner Violette. Ne peut pas la laisser seule avec l'enfant. Se dit qu'ils peuvent disparaître ensemble. Trois de moins au terme de cette matinée d'avril. Quelle différence pour le poids de la Terre ? Pour eux, la fin du chaos, le rien qui soulage. Qui pourrait les blâmer ? Les platanes du bord de la route lui font signe, l'appellent, l'attirent. Un petit

coup de volant à droite et ce serait fini. Il résiste. Ce serait si simple. Il n'a pas le courage. Pas le droit.

Impossible de penser à demain, à plus tard. Mélange cuisant infernal de tendresse et de dégoût, d'amour et de haine. Regard furtif vers sa fille dans le rétroviseur. Elle dort. Elle ne sentirait rien. Baptiste ne regarde pas Violette. Il fixe désespérément la route. Le cortège des platanes qui balaie d'ombres le pare-brise le nargue à chaque instant.

Il n'ose pas dévier sa trajectoire, n'arrive pas à accélérer, à catapulter la voiture et leurs trois vies contre un arbre innocent. Au fond, tout au fond, il ne le sait pas encore, une petite étincelle, une minuscule source vive, un désir plus fort que la mort, plus puissant que la pire des souffrances. Au fond de lui, pauvre humain perdu au labyrinthe de sa détresse, la vie, discrète semence en travail d'hiver au plus sombre de soi. Et si l'annonce de cette catastrophe venait fertiliser la graine ? Patience pourtant. Il faut toute une vie pour apprendre à vivre.

La maison dans la petite ville au bord de l'océan protège ses habitants sous le soleil et la verdure. Cache leur détresse. Chacun s'accroche à de dérisoires bouées. Violette, vide et creuse comme un coquillage mort, survit mollement dans des sables mouvants. Ne pas se débattre sous peine de s'enfoncer, de s'asphyxier. Démunie, elle laisse faire, se résout, se laisse aider. Paula la seconde davantage, la relaie auprès de Clara qui s'arrondit un peu, profite du lait maternisé. Violette ouvre par habitude la fenêtre de la cuisine. Enfermée dans l'automatisme des gestes quotidiens, elle ne voit pas l'été qui s'installe. Elle s'affaire, s'applique, se voile et parvient même à sourire aux amis qui passent prendre des nouvelles.

Baptiste s'échappe, cherche un semblant d'apaisement dans son travail. Les collègues, les projets et les semaines suivent le cours ordinaire des choses. Espaces protégés, épargnés par l'impact de leur météorite personnel. Il se rassure dans la banale normalité des gens bien portants, bien pensants, dans les affligeantes préoccupations de ceux qui se rient du malheur et qui vivent comme si la vie devait durer des siècles.

À chacun de ses retours, Alice s'invite dans la maison, force les remparts de Baptiste et Violette. Elle apporte toujours ses bagages d'espoir, de confiance. Elle tente d'alléger, d'apaiser et se heurte à la forteresse de douleur de ceux qu'elle aime. Difficile d'offrir la douceur d'une caresse aux écorchés vifs qui s'habillent de piquants pour protéger leurs échardes de chagrin. Inlassablement, Alice insuffle sa présence. Confrontée aux souffrances du monde qu'elle découvre au fil de ses voyages, elle apprend que la joie trouve le moindre interstice pour reflleurir sur les décombres. Elle acquiert peu à peu la certitude que l'essentiel est en germe dans les lignes de faille d'une existence humaine. Elle accueille avec précaution les silences de Baptiste, les errances de Violette. Alice s'habille de patience et d'amour. Elle sait qu'il faudra du temps. Beaucoup de temps.

Et les heures se tordent dans d'étranges circonvolutions. Violette ne pense pas au futur, ne s'ancre pas non plus dans le présent. Elle laisse glisser les jours sur le collier de sa vie. En survie.

Elle s'est assoupie sur son lit, l'enfant à ses côtés. L'oubli dans le sommeil n'est qu'éphémère. La réalité surgit en sursaut, au réveil. Violette chiffonne dans sa tête des questions sans réponses. Elle veut comprendre. Comme toujours, elle croit pouvoir tout comprendre, tout maîtriser. Où est l'erreur ? Ont-ils mal fait l'amour ? Qu'a-t-elle raté pour ne pas réussir l'enfant ? Qu'a-t-elle transmis du poison d'elle-même ? Avec quelles forces obscures a-t-elle flirté en obligeant Clara à naître ?

Car l'enfant ne voulait pas sortir. Elle tardait, repoussait la fin du refuge liquide, différant sa venue au

monde. La peau cirée du ventre tendu en pleine lune se bosselait parfois d'une pointe. Coude ? Talon ? Le terme était échu, elle ne descendait pas. Ventre haut encore. Violette attendait une enfant qui ne venait pas, qui se refusait à naître. Peut-être savait-elle.

La sortie du corps, fin du voyage de l'une à l'intérieur de l'autre, a donc été programmée. Nuit de veille. Violette s'était installée sur le canapé du salon. Elle avait eu envie de solitude, envie de savourer ce corps à corps finissant. Elle ne dormait pas. Elle ne cherchait pas à dormir. Juste à être au plus près de ses sensations, au plus près de ce qui se jouait là, à l'instant de la traversée. Elle voulait gérer la situation, diriger les opérations, contrôler ce corps qui lui échappait. Violette et son irréductible besoin de balises, besoin de maîtrise pour se rassurer. Ils avaient bien préparé la chambre et la valise. Rose et blanc du drap brodé dans le lit minuscule, brassières de coton pour peau de satin, lavées, repassées, rangées. Tout était prêt, l'enfant pouvait naître. La sérénité et l'apaisement étaient absents, pourtant. Violette sentait confusément l'irréversible en chemin, elle redoutait la réponse à ses tourments du printemps, ses angoisses de l'été.

Elle avait passé, seule, ces heures de patience. Baptiste était parti se coucher, elle entendait sa respiration régulière dans la chambre toute proche. Le matin était loin encore et l'obscurité avait sécrété au compte-goutte les épaisses secondes de l'attente. Dernière halte avant la venue tant attendue. Nuit de garde, le corps aux aguets, l'espoir de contractions qui éviteraient la marche forcée, les poussées programmées, l'expulsion préméditée.

Étale. Pas une vague, pas une onde. L'enfant n'avait pas décidé de naître. Pas encore. Pourtant, il était temps.

Violette, depuis de longs mois, traversait la mélancolie et l'incertitude. L'angoisse sans nom, sans forme, rôdait depuis le printemps autour de son ventre, autour de son enfant. Violette lui parlait souvent, s'excusait auprès de ce bébé au visage caché. Elle regrettait déjà d'avoir gâché ainsi la fête des corps imbriqués, elle lui promettait de se rattraper au centuple, de compenser en don total d'amour et de baisers.

L'enfant ne voulait pas sortir.

Le progrès médical au service de la délivrance déjoua l'ordonnement éternel des astres, inscrivit la naissance en un jour et une heure anticipés, dérégla les lois cosmiques. Dépossédée, l'enfant. Forcée à naître. Première séparation, première déchirure. Nuit de veille, allongée sur le canapé, dans le cercle de clarté de la lumière du salon. Nuit blanche dans le halo électrique, nuit de silence et de solitude à deux encore – si peu – avec un livre pour compagnon de traversée. Violette s'était absorbée dans les pages, égarée cette nuit-là dans les messages des petits signes au garde-à-vous sur le papier. L'histoire de Malvina la disgracieuse, fille mendicante et femme reine.

Son ventre dormait, œuf tranquille. Pas un frisson. Violette ne mesurait pas l'étendue du passage. Désir démiurge de hâter le destin, il fallait que l'enfant sorte. Il fallait forcer l'enfant.

Ils avaient hésité sur son prénom, elle avait laissé Baptiste la nommer. Elle serait Clara. Violette avait dévoré des yeux des heures durant ce visage si longtemps

caché au secret, en elle, ce visage rêvé, espéré. Elle avait tant attendu. Attente éternelle, bien plus longue que le temps d'une gestation. La naissance d'un enfant s'origine loin dans les caves et les greniers du désir, dans les racines enfouies de l'arbre généalogique, dans les ventres successifs des mères qui ont enfanté, dans les râles et les humeurs d'amour ou de besoin des pères. Attendre un enfant s'espère, s'imagine, se tisse jour après jour dans le corps et le cœur, dans l'espoir et l'immense folie d'oser donner la vie, d'oser défier la mort. Ce désir-là vient de plus loin que soi, il tenaille les entrailles, lieu du centre, lieu des départs et des possibles. Désir de ventre.

Elle regardait les yeux étranges de Clara. Deux yeux de mer aux paupières gonflées d'un sommeil du fond des âges, qui peinaient à rester ouverts sur le monde. Violette la mangeait tout entière de son regard avide, de son regard enfin rassasié d'un corps souple et mobile, d'une peau à toucher, de doigts minuscules à arrimer aux siens. Réflexe humain qui la nommait mère, un enfant accroché à elle.

Elle avait attendu avec force et avidité cette seconde-là, celle de la rencontre, instant de vérité. Elle avait rencontré tant de peurs et d'inquiétudes, étranges insectes invisibles qui venaient tout au long des heures souiller l'attente, putréfier l'espérance, abîmer la rondeur de ces jours solaires. Égarements de l'effroi, tourments de la folie, prémonitions et doutes, Violette avait vécu dans l'errance les derniers mois de sa grossesse. Elle parlait à l'enfant en elle, lui demandait pardon de ne pas porter la joie, lui promettait la lumière des aurores par milliers pour rattraper le sombre de ses pensées broyées.

Le souvenir des premières minutes partagées demeure

gravé dans la pénombre de sa mémoire. Elle revoit son enfant au sein, on vient de la lui poser sur le ventre, chaude et mouillée du passage. Elle s'agite, sa bouche hésite, peine à saisir le mamelon. On l'aide, guide ses lèvres, conseille Violette. Les gestes naturels ne vont pas de soi. Le front de Clara reste froissé, ses traits inquiets, l'apaisement de la première tétée n'est pas au rendez-vous. Son visage de nouveau-né se crispe, elle ne se détend pas, elle pleure. *Elle va bien*, disent les médecins.

À côté d'elle, l'enfant gémit dans son sommeil, intensifie la douloureuse acuité du réel. Violette garde encore un instant les yeux fermés, soupire. Elle sait à présent. Elle comprend le profond remue-ménage de ces mois de grossesse, ce sabbat de sorcières dans son ventre et son âme. Elle comprend qu'elle savait. De tout temps, elle a su.

On la regarde. On se penche sur son cas. Regard médical froid et distant. Technique. Violette se sent jugée, se croit mauvaise. Mère incapable à qui l'on doit apprendre à tenir son enfant, à la stimuler. Mère incompétente qui a mal fait, mal fini, tout gâché. La différence est un cas à part. Pas ordinaire. Violette et son enfant différent suscitent la curiosité. L'attention, peut-être. Ses pleurs chez le pédiatre débordent sans retenue. Elle a le droit, son malheur l'y autorise. Elle veut qu'on s'occupe d'elle, qu'on s'occupe de sa situation. Elle veut se sentir entourée. Elle s'attribue de l'importance. On la voit. Elle existe enfin à travers son malheur.

Tout aussitôt, tout en même temps, elle rejette cette sale pensée, claque la porte au nez des insécurités d'enfance, du manque d'estime d'elle-même, du manque d'amour. Elle recouvre instantanément les origines du trouble d'un voile opaque. Elle redevient Violette, mère ratée. Elle sombre dans le gluant des jours.

L'enfant n'est pas parfait. Abîmé. Ça saute aux yeux et tout le monde feint de l'ignorer. Niaises félicitations pour ce beau bébé poupée de chiffon, congratulations factices. Tout le monde voit, regarde, doit s'interroger

dos tourné, se moquer si ça se trouve. Forcément. Et elle, la mère en désarroi, avec le poids alourdi de son enfant au creux du bras, la source aride du lait qui n'est pas venu, marche courbée sous le regard écarquillé de Clara. Ce regard qui appelle, qui questionne, ce regard des affamés de la Terre au gros ventre vide et aux yeux pleins de mouches, ce regard qui l'accule à son ignorance et à son impuissance.

On la regarde. Regard du voisin, pitié et dégoût à peine maquillés. Regard des autres. Elle entend ce qui n'est pas dit. *C'est triste, heureusement que ça n'est pas arrivé chez nous.* Regards insistants, regards hésitants regards dégoulinants et écoeurants. On la regarde.

Violette cherche la position qui la fera le moins souffrir, malade alitée en espérance d'apaisement. Comment soulager les escarres dans la tête ? Redoubler de vigilance. Ne pas se laisser distraire. Rester concentrée sur la réalité. Elle cherche, se torture pour comprendre. Erre dans son grand lit de misère. Marcher dans les orties pour se sentir être et réagir.

La voix de Baptiste la ramène de son lointain exil. La voix de Baptiste lui parle, phrases complètes à la syntaxe correcte. Il est là, auprès d'elle, à lutter comme il peut, à s'arrimer au concret. Il lui parle des courses, de sa journée de travail. Il lui parle de projets et d'avenir. La voix de Baptiste lui dit que l'existence est multiple. Violette repousse de toutes ses forces la marée montante des larmes. Elle progresse dans sa lutte contre les éléments, contre les moulins à vent. Elle remet à plus tard la pelote d'aiguilles qui l'accuse de mal s'occuper du présent, d'oublier d'être femme. Mère incompétente à donner l'amour, à donner la

vie sans erreur, sans méprise. L'enfant n'est pas parfait, pas réussi. Elle a failli. Échoué. Elle a raté le nouveau-né. Une faute. La sienne ? Laquelle ? Ont-ils à payer ? À réparer ? À expier ?

Impossible retour en arrière. Impossible de rembobiner le film, de refaire la prise. *Coupez !* Les sables mouvants l'engloutissent, elle ne sent rien que cet effondrement du sol sous ses pas. Où qu'elle aille désormais, elle a perdu le sens.

Sous le soleil de l'été, elle pousse le landau. Les herbes du chemin se froissent sous ses pas. Les couleurs chaudes des arbres du parc font danser la lumière dans les allées, l'enfant s'endort dans les cahots de la terre. Violette ne sent pas les rayons généreux qui se fauflent à travers le gris et le vert du feuillage. Elle ne sait plus accueillir, elle rentre les épaules, elle crispe sans le vouloir ses mains sur la poignée, elle se ferme.

Violette a du mal à regarder sa fille. Chaque mère trouve que son nouveau-né est le plus beau du monde. Clara n'est pas la plus belle, pas de petits bourrelets roses aux plis des cuisses. Son front est trop bombé, une espèce de signe ostentatoire pour afficher la différence, pour l'envoyer en pleine figure de qui se penche sur le berceau pour voir le charmant bébé.

Elle a du mal à regarder sa fille. Elle lui reproche sa laideur puis se blâme pour ses pensées. Elle a mal de s'avouer qu'elle ne la trouve pas belle. Elle a mal d'avoir fait l'enfant inachevée, infinie. Au visage de Clara se superposent les images héritées d'elle ne sait où, se bousculent l'enfance, les commentaires des commères autour du petit de Lili qu'elle n'a jamais vu. Les échos des voix assourdies l'assaillent par surprise. Elle avait

une dizaine d'années, les femmes en émoi parlaient de l'enfant légume, parlaient de cette mère pour laquelle il aurait mieux valu que son bébé ne vive pas. Violette ramasse aujourd'hui comme des serpents tombés du nid les commérages visqueux, jetés là à ses pieds, restés tapis dans l'ombre pendant toutes ces années. Les adultes d'alors reviennent la hanter, la cernent et l'étouffent. La vermine grouillante des paroles la harcèle et martèle sa raison. *Il aurait mieux valu un bébé mort.*

Est-ce de ces propos venimeux, enfouis dans ses souvenirs de petite fille, des années plus tôt, que lui viennent les visages d'enfant bouche ouverte, tête penchée, filet de bave aux lèvres ? Images d'enfants attardés, retardés, de gamins débiles dont on plaint les parents en se signant devant la poussette comme devant un corbillard, en priant le ciel de nous épargner un tel malheur, *mon Dieu, comment est-ce possible ?* Ces visions lui sont insupportables. D'un geste sur ses paupières, elle tente de les brouiller, de retrouver sa fille aux yeux d'amandes, aux yeux lointains d'une autre contrée, d'un autre monde. De toutes ses forces, elle refuse l'image qui pourtant lui colle aux rétines, lui colle au corps, capture et déforme l'enfant endormie, poings serrés, mine crispée, un petit pli vertical sur le front entre les deux sourcils. Elle refuse l'obsession qui lui dit l'enfant légume, le fardeau, la croix, la peine, la punition, qui lui dit la honte, la douleur immense.

Tout à coup, comme un poignard dans le dos, sans crier gare, l'image lui murmure qu'il aurait peut-être mieux valu un enfant mort. Violette se débat, étouffe le cri, bâillonne sa détresse et son abjection. L'instant

d'avant, elle dévisageait sa fille comme un monstre. À présent, elle voit que c'est elle le monstre. Insoluble culpabilité. Elle ne sait plus où regarder, ni en elle ni devant elle. Partout la réalité fait figure de monstre : dans le petit lit rose et doux, dans le bain odorant, dans ce parc gorgé de vie où elle amène souvent l'enfant.

Sans le choisir ni le décider vraiment, Violette a suivi en automate les allées baignées de soleil. Ses pas l'ont arrêtée au bord de l'étang. Elle regarde sans la voir l'étendue opaque où les canards béats espèrent des miettes. L'eau est profonde comme mourir et il y coule des jours noirs de malheur.

La chaleur sature les journées et les nuits, la fenêtre ouverte ne laisse pas entrer assez d'air pour la grande respiration du monde. Sommeil agité, corps en exil, Violette aspire aux premières heures du jour, attend la fraîcheur de l'aube. Passage clair avant de se remettre en marche avec, sur les épaules, le poids de la vie.

Violette, un matin, se réveille guerrière. L'orage, peu avant l'aurore, a brassé en bourrasques crues sa mollesse et son désespoir, la puissance des éclairs a balayé les pleurs et l'apitoiement sur elle-même, la pluie battante aux carreaux de la chambre a ravivé l'envie de lutte, le désir de résistance. Le tonnerre lui a hurlé de vivre. Apaisée comme la terre, lavée de neuf comme le ciel, elle se lève ce matin-là sur une aube éternelle, le cœur éclairé d'une sève nouvelle. Un matin d'été nu dans la trop longue nuit.

Elle décide, elle choisit. Elle va se donner à l'enfant pour l'éveiller, réveiller ses sens endormis. Tout est là, tout est possible, toujours, le corps, la pensée et l'esprit de Clara ne demandent qu'à s'ouvrir. Violette a déjà perdu trop de temps à se laisser noyer par le chagrin, à se laisser embourber par l'inconcevable et le désespoir.

Elle s'organise. Planifie. Maîtrise. Reprend sur le tapis de jeux les gestes des professionnels. Soutenir Clara allongée sur le dos pour lui apprendre à se retourner, stimuler son corps, accompagner ses mouvements pour l'aider à sentir, pour qu'elle s'éveille enfin. Violette en guerre contre l'impossible dresse des plans de bataille, des listes d'activités ; Violette bonne mère veut bien faire, faire mieux ; Violette-Don Quichotte usera sa vie contre les moulins à vent s'il le faut ; Violette pleine de foi déplacera les montagnes.

Elle choisit des musiques de toutes sortes, symphonies classiques, morceaux de jazz ou de reggae, chansons françaises et folklore étranger, instruments ou orchestres, rondes enfantines. Elle capture dans de petits pots de verre des odeurs subtiles de menthe, de vanille ou de café pour développer l'odorat de Clara, lui faire découvrir les senteurs voluptueuses du monde. Elle collectionne cartons plats et ondulés, velours, papier émeri, mousses et écorces pour familiariser les petits doigts timides au doux et au rugueux, au tendre et au dur. Elle découpe, arrange, prépare des images aux teintes vives, les range par couleur dans des classeurs, les présente à sa fille avec force commentaires. Violette parle à longueur de journée, commente chaque geste, chaque son, chaque sensation. Elle comble l'espace de mots, explique, reprend, recommence sans lassitude et sans répit. Puisque Clara reste en marge du monde, hésite à l'accueillir en elle bras ouverts, Violette lui apporte inlassablement, minute après minute, jour après jour, les bruits et les parfums d'ici ou d'ailleurs, cartes postales visuelles ou olfactives de ce vaste territoire à explorer, terrain de jeu à l'infini, terrain de vie d'une incarnation, Terre d'accueil où faire ses premiers pas et suivre son chemin.

Tout. Elle veut tout faire pour éveiller l'enfant, la mettre au monde. Elle rassemble vaillamment ses affaires dans le sac, se prépare pour la séance hebdomadaire. Bébés nageurs. Violette se force, s'oblige. Elle se dévoue. Pour l'enfant. Se mêler aux mamans rayonnantes qui exhibent fièrement le corps tout en rondeur de leur progéniture, se glisser, discrète, parmi ces duos parfaits où les yeux et les voix se répondent. Le vestiaire résonne de rires et de paroles tendres. Violette déshabille Clara, lui enfle le minuscule maillot de bain. Sa fille dans les bras, elle s'avance en silence au bord du bassin. Elle pénètre dans l'eau, y dépose doucement l'enfant, la soutient délicatement. Enveloppement doux, rassurant.

Portée par l'élastique résistance aquatique, Clara se détend. Mère et fille partagent ce tête-à-tête, s'isolent du reste du monde, du bruit environnant. Gestes presque gracieux du bébé dans cet insolite élément. Pour cette bulle hors du réel, Violette brave ses réticences, ses craintes, ose s'exposer avec sa toute petite aux yeux des autres. Pour Clara. Pour continuer à pouvoir se regarder dans un miroir.

Mère guerrière, elle a porté son enfant en elle le temps d'une gestation humaine. Elle choisit de la porter le temps qu'il faudra, toute la vie peut-être.

La Terre continue de tourner, une révolution solaire, une révolution humaine pour deux jeunes adultes bannis trop tôt du paradis. L'automne s'installe, Violette-courage diffère encore la reprise de son travail par un congé parental. Dévouement ou sacrifice ? S'occuper de son enfant, la nourrir, la bercer, lui chanter des comptines et espérer un babil en écho à ses paroles enjouées, forcées. Tenter de poursuivre une vie dans les sentiers de l'ordinaire, s'armer d'ocellères pour ne pas voir les ornières du chemin. Planifier, organiser, stimuler, éveiller. Espoir et désespoir.

Violette guide la poussette d'une main sûre. L'enfant s'est endormie. Les trottoirs, les rues à traverser mènent ses pas au bord de l'océan. À l'instant même, elle cherche les termes du pacte. Elle prépare l'échange, le marchandage. Tout entière encore dans le reflet de ce qui est, elle court après la possibilité d'un miracle. L'air frissonne dans la fraîcheur saturée d'humidité de ce matin d'octobre. Violette, soudain, a eu envie de cette marche vive, du vent lourd sur le visage. Elle a eu besoin de sentir son corps bousculé, de sentir l'énergie des éléments. Besoin de se sentir vivante.

Au bout de la petite montée, elle aperçoit le dos gris de la mer, puissante carapace des vagues qui dansent en roulant sous le ciel. Elle accélère le pas, se presse, penchée sur la poussette. Une rue encore à traverser et les roues cahotent sur le chemin douanier qui longe la côte. Le vent la gifle, l'ébouriffe, asphyxie un instant sa poitrine oppressée. Inspiration appliquée, reprendre pied, accorder son souffle à celui du vent chargé de sel et d'embruns, se laisser faire au rythme de l'air et de l'eau, aux pulsations de la terre.

Elle rêve parfois qu'elle négocie avec le destin un mystérieux échange. Elle supplie qu'on la dépossède de ses jambes, de ses yeux. Qu'on lui retire ses mots pour que Clara puisse un jour parler. Elle se veut dans le don total, dans l'absolu de l'amour. *Dois-je mourir pour que ma fille vive ?*

Violette a choisi l'océan et l'immensité du ciel pour formuler sa prière. Elle retourne à présent dans sa tête les termes du pacte. *Si l'enfant devait ne pas marcher, prenez mes jambes. Les miennes à la place des siennes. Si l'enfant devait ne pas voir, prenez mes yeux. Donnez-moi le noir pour lui laisser la lumière.* Violette essaie de s'imaginer. N'est pas très sûre de pouvoir. De vouloir. Se dit qu'elle n'a pas le choix. Mère coupable d'avoir raté l'enfant, de l'avoir abandonnée au monde, abîmée, incomplète. Mère sans issue, mère sacrificielle. Pas d'autre alternative pour continuer à oser se regarder en face.

Quelque chose tremble. Ses lèvres, ses pas qui vacillent. *Je ne peux pas, je ne veux pas.* Si les dieux l'écoutent et l'exaucent à l'instant même, s'ils la privent de ses jambes, de ses yeux, que va-t-elle devenir ? *Qui suis-je ? Je ne veux pas perdre la verticalité, la lumière et la couleur. Je ne veux pas mourir !*

Pourtant, c'est Violette ou Clara. Clara ou Violette. Ce sont les termes du pacte. Pauvre mère qui n'a rien à offrir aux dieux pour sauver l'enfant incomplet, l'enfant imparfait. Rien d'autre qu'elle-même à proposer en échange. L'amour ne se monnaie pas. N'a pas de prix. Elle ne peut que payer de sa personne, rien d'autre à mettre dans la balance que des lambeaux d'elle-même, des morceaux de sa chair, ses yeux en pâture pour attendrir le ciel. Les dieux doivent bien rire, là-haut. *Avec quoi peux-tu encore faire monter les enchères ? Peux-tu t'arracher le cœur et le déposer tout saignant, palpitant, en offrande au destin ?*

Le goût du sel dans la bouche de Violette. Les larmes se mêlent aux embruns. Elle pleure sa lâcheté. Elle voulait défier le sort dans un noble combat, s'habiller de bravoure et de sacrifice, donner sa vie pour Clara. Elle se voulait plus forte que la mort, plus forte que la vie. Et la voilà racornie dans la peur de souffrir et l'horreur d'elle-même.

Elle se tait violemment, elle se tait à la mesure de l'amour qu'elle croyait porter à l'enfant et dont, à l'instant même, elle s'estime indigne. Elle se sent mère déchue, incapable d'aimer.

Elle épie. Chaque jour elle épie chez l'enfant les signes simples et banals qui vont la raccrocher à la vie ordinaire. Jamais elle n'aurait cru à ce point vouloir une vie ordinaire. Elle écoute les babils, elle cherche le regard de Clara, mendie un sourire. Front plissé, poings hermétiques, corps crispé, Violette voit la souffrance de sa fille et cela lui est intolérable.

Ce soir-là, Alice l'a enfin convaincue de sortir, de l'accompagner au cinéma. Alice, tourbillon d'énergie et de gaieté, n'a pas vraiment demandé son avis à Violette. Elle a emballé sa proposition avec enthousiasme et empressement, n'a laissé le temps ni aux soupirs de s'immiscer ni au mental de préparer des arguments pour continuer à s'enterrer dans les ténèbres. Malgré la distance et ses absences fréquentes, elle maintient le lien, le porte à bout de bras. Attentive au morne enfermement de Violette et Baptiste, elle reste présente envers et contre eux-mêmes. Les jeunes parents rétrécissent leur espace et leurs relations, ne téléphonent plus, ne rient plus. Leurs proches s'inquiètent, s'emmêlent dans les bons sentiments et la pitié, dans leur propre douleur aussi. L'enfant en disgrâce répand la désolation sur une lignée, l'onde de

choc atteint en écho les grands-parents. On s'interroge sur la transmission du mal. On se culpabilise aussi dans la génération précédente. *Pourquoi nous ?* Violette et Baptiste ressentent cet étouffant mélange, s'en protègent en s'éloignant, en s'enfermant. Ils tentent surtout de ne pas se laisser engloutir par leur propre souffrance.

L'espace d'une histoire sur grand écran, Violette a oublié le cours de sa vie, baissé la garde. Elle se reproche déjà son manque de vigilance. La nuit précoce a mangé les trottoirs de la ville, les lumières des voitures agressent ses yeux égarés. Elle entend Alice s'efforcer d'animer une conversation. Elle lui répond doucement. Sourit, même. Et remercie sans savoir précisément de quoi. Alice se gare devant le petit jardin, embrasse Violette avant de redémarrer bruyamment, sa main gauche s'envolant par la portière. Violette se sent un peu perdue, vaguement décalée, un peu grisée par la soirée, le son plein de la salle de cinéma, le mouvement, la rue. Elle inspire l'air vif de l'hiver et pénètre dans la maison.

Les cris de l'enfant lui griffent le cœur dès la porte d'entrée. Ses baromètres intérieurs s'affolent. Elle s'approche, s'avance dans la cuisine, le plus gros bourdon de sa cathédrale de douleur lui bat les tempes. Elle est sourde au reste du monde. Le bourdon dans la tête.

L'enfant s'agite dans le vacarme de sa propre voix, la bouche ouverte sur ses gencives nues. Les paupières gonflées masquent les yeux. Les pieds cachés dans le pyjama et les petits poings serrés frétilent dans des soubresauts désordonnés. Pas de larmes, juste des cris assourdissants qui lacèrent l'espace et le cœur de Violette.

Baptiste s'affaire à la préparation du repas, chantonne sans conviction une berceuse. Le biberon à moitié plein est encore sur la table.

Violette jette son sac, se précipite pour arracher l'enfant à sa solitude, la serre contre sa poitrine. Elle la prend en elle, *je suis là, je te réintègre dans notre odyssee commune*. Le bourdon alourdit l'espace, annihile le temps. Elle n'entend pas Baptiste qui lui dit bonsoir, lui raconte l'après-midi passé avec Clara, le petit moment doux partagé tout à l'heure sur le tapis de jeux. Elle n'entend rien que le battement du bourdon qui enfle à ses oreilles, qui tape, qui envahit l'espace. *Je suis là*. Le reste du monde a sombré. Elle s'abîme. Espace éternel, hors de tout, folie salutaire, refuge transitoire. Elle se laisse croire que le temps peut reculer, que les fleuves remontent leurs cours, que la vie peut se rejouer...

Les cris de Clara empalent son cœur. Violette contient sa souffrance, la comprime, la contraint. Elle se veut mère toute-puissante face à la détresse de sa fille. Elle a le devoir d'être forte, de maîtriser. Inconsciemment, elle se protège dans une armure aux couleurs de lutte, de résistance, une armure issue de son éducation. Elle puise dans son orgueil le pouvoir fou de rester debout alors que tout vacille à ses pieds. Elle se doit d'être solide, invulnérable.

Elle tremble d'effroi. Elle sait que l'implosion de sa raison peut la charrier dans la barbarie d'un chaos sans fond. Rien n'existe.

Les pleurs de Clara s'espacent dans des sanglots. Violette se rappelle de respirer. Soupier abyssal. Le bourdon ralentit, se rétracte dans sa poitrine. Debout au milieu de la pièce,

elle reprend pied sur le rivage de la réalité. Épuisée par la violence du cyclone.

Baptiste la regarde. Inquiet, hagard. Il la prend prudemment par les épaules, l'emmène poser sa lassitude sur une chaise. Elle s'assied, l'enfant serrée contre elle. Elle sent la brûlure des larmes déborder de ses yeux fermés. Ses échappées ne transforment pas la réalité. Le monde est là et il faut vivre.

Enveloppées de la patience douce de Baptiste, Violette et Clara s'apaisent. Il attend auprès d'elles, il veille. Où va-t-il puiser ces forces vives, cette présence qui distille un sentiment de sécurité malgré le poids de sa propre tourmente ? La traversée des ombres éprouve son humanité. Cette longue épreuve d'amour façonne imperceptiblement sa puissance d'homme. Il ne le sait pas encore. Pour l'instant, il fait face, il cherche à rester debout.

Clara s'est endormie. La maison s'assoupit dans le silence, refuge contre le monde, la nuit et le froid au-dehors. Baptiste dort, lui aussi. Le sommeil fuit Violette. Elle hésite dans l'obscurité, les yeux grands ouverts, les idées en désordre. Elle repousse les draps, se lève lentement. Sur la commode, Cachou inerte et immobile, les crayons bien alignés qu'elle n'a pas touchés depuis des mois.

Elle traverse le couloir, entre dans la salle de bain, allume la lampe blafarde et referme la porte, sans bruit. Elle se regarde, longuement. Elle coiffe doucement ses boucles brunes, range la brosse. Sans se quitter des yeux, elle laisse ses mains chercher à tâtons dans le tiroir. Les ciseaux à la main, elle plante son regard dans son reflet, là, en plein cœur du miroir. Elle ne peut détacher ses yeux de ce regard qu'elle s'adresse à elle-même, de ce regard d'elle-même. Elle ne peut détacher sa main des ciseaux. Elle parcourt lentement les lignes de son visage, le creux terne des joues, le bleuté légèrement gonflé des paupières, la promesse de rides qui encadre les lèvres, trace tangible des rires.

La main pose la paire de ciseaux au bord du lavabo. Bruit métallique qui claque. Elle entend à peine. Ses

mains explorent à présent le bas du visage, mâchoire inférieure et ligne du cou. Elles descendent en suivant une lente verticale, s'attardent sur les os saillants, ceux qu'elle a toujours entendu nommer salières, glissent vers la poitrine. S'immobilisent sur les seins. Vides. Taris. Rabougris.

Elle pense à la vie qui infuse dans le lait d'une femme. Seins de laitière tendus de promesses, seins de mère gonflés de nourriture, gonflés de vivres pour la chair de sa chair, seins de femelle allaitante, source vive d'amour et d'oblation. Elle a perdu, elle a failli. Comment aurait-elle pu donner, nourrir, alors qu'elle-même s'éloigne de l'appétit de vivre ? Comment aurait-elle pu devenir don total alors qu'elle se ferme pour ne pas souffrir ? Son lait n'a pas voulu nourrir l'enfant.

Ses mains quittent précipitamment ses seins flétris. Gestes vifs, précis, elle saisit les ciseaux, empoigne une touffe de cheveux et commence à tailler dans la masse brune et élastique. Les lames peinent sur les larges mèches qu'elle leur donne en pâture. Elle insiste, cisaille rageusement. Les boucles de la longueur sont tombées. Elle s'attaque à présent à celles au-dessus du front qu'elle tire à la verticale, avant de rapprocher les ciseaux du crâne. Coupe courte, tout près du cuir chevelu. Coupe hirsute, cheveux à terre, les mèches douces jonchent le sol. Son visage fin et triste mis à nu. Sans boucles brunes pour adoucir les grands yeux hagards. Elle se dévisage. Elle se défigure. Ne se reconnaît pas.

Les matins succèdent aux nuits, amorcent une nouvelle journée, encore une. La vie pèse le poids d'une croix sur le chemin. Violette, pleine de lassitude, se lève pourtant. Elle appréhende le face-à-face avec l'enfant, le face-à-face avec elle-même. Elle hisse sa fatigue hors du refuge d'oubli de la nuit, partage avec Baptiste le thé parfumé du matin. Elle l'embrasse lorsqu'il part travailler dans le monde qui continue de tourner. Il semble presque heureux, son homme fiable et vaillant, de s'immerger ailleurs, dans d'autres activités, d'autres échanges. Dans la vie.

Elle l'envie. Elle se sent prisonnière d'un congé parental pourtant souhaité, destiné à laisser la mère et l'enfant s'épanouir, s'étourdir de bonheur. La société lui offre le temps de jouir d'un bébé tout neuf, de s'ébahir du moindre geste, du moindre babil. Elle devrait s'émerveiller.

Elle s'attendrit, cependant. Ce matin, Clara se détend un peu dans son bain, il lui semble que leurs regards se sont rencontrés. Violette dépose prudemment des baisers délicats sur le ventre devenu plus dodu, berce avec tendresse le bébé doux et parfumé tandis qu'elle prépare le biberon. Ce matin, l'enfant est calme, presque présente. Violette chantonne, sans raison. Pour le plaisir ?

Elle partage avec Clara ce moment simple et tranquille, dans le rugueux des jours. Elle savoure.

Violette a rangé la cuisine, effacé les traces du petit-déjeuner. La maison est silencieuse sous le souffle léger de Clara maintenant endormie. Le besoin, soudain, de veiller sur son sommeil.

Au pied du lit de l'enfant, elle s'est recroquevillée. Elle est venue se coucher, animal apeuré. Elle a ramené ses genoux contre son ventre et serré les bras pour contenir la petite boule de douleur. Position fœtale. Involution, une spirale qui l'aspire au-dedans. Elle joue au coquillage. *Si je ne bouge pas pendant longtemps, pendant toute la vie, je deviendrai trace, ombre fossile de ces jours de peine, souvenir.* Rien qu'un souvenir. Elle plonge à l'intérieur d'elle-même, cherche asile dans le creux de sa coquille, dans la nacre des parois, si douce, si lisse. Retraite secrète.

L'enfant et la mère endormies, rythme des souffles mêlés, le temps s'est interrompu, sans attente, sans impatience. Violette ne sait pas depuis quand elle est ainsi pelotonnée dans son refuge et sa rêverie absente. Elle se souvient doucement du présent, du lieu, se force à se relever, à quitter lentement la pièce tapie dans la quiétude d'une rémission.

Au seuil de la chambre, elle écoute l'enfant silencieuse. L'enfant qui ne parle pas. La porte entrebâillée précipite un rai de lumière dans l'obscurité du sommeil. Un fil de lumière qui entre et vient dire le possible. Vient écrire l'espoir qui s'enfoncé, déraisonnablement, dans la cible du cœur de Violette.

Elle suit des yeux la trace claire qui découpe un angle de la chambre et lèche le pied du lit. L'enfant dort. Son souffle régulier, léger, à peine perceptible, parvient jusqu'à la porte. Violette suspend le sien pour capter les moindres vibrations de cette vitale respiration, pour s'imprégner de ce souffle enfin apaisé, pour ne pas faire trébucher l'instant. Fragile. En suspension. Tendue dans cette écoute, elle devine dans l'ombre qui mange l'oreiller le minuscule visage barré d'une crispation. Elle sait les petits poings serrés, fermés à double tour sur des tourments muets. De petits poings qui luttent contre cette vie déjà en démesure, qui résistent aux non-sens et à l'effroi. Deux petits poings serrés qui s'accrochent à la vie.

Violette sur le seuil recule d'un pas, quitte la chambre de l'enfant. Elle tire tout doucement la porte derrière elle, se laisse glisser contre le mur, s'assied dans le couloir, à même le sol. Elle ne peut pas continuer, pas tout de suite. Besoin de temps, d'un sas de décompression pour retrouver le cours des choses, le fil du temps d'une journée de soleil à l'apogée du printemps. Besoin d'un sas de détachement pour laisser l'enfant qui dort, la laisser à son sommeil et accepter un peu de repos, de répit enfin pour soi. Repousser l'idée absurde d'aller prendre sa fille, de la serrer contre elle, la réveiller pour s'assurer qu'elle est bien là, pour rassurer sa folie propre, sa folie sage que personne ne voit, personne ne soupçonne. Sa passion ne transpire pas en gouttes de sang sous sa couronne d'épines. Le malheur donne le droit, donne accès au bizarre, à la lisière de la folie. Le malheur apitoie les excuses. Dédouane l'esprit en désordre.

Premiers mots. Aucun ne vient, ni dans la bouche de l'enfant ni dans la mémoire de Violette. Pas de petites croix sur le carnet de santé pour signifier les progrès ordinaires. Rien que le silence face aux premiers babils répétés dans le vide de la mère à l'enfant. Et l'absence des premiers pépiements, des conversations les yeux dans les yeux, bébé aux joues roses mangées par un sourire, adulte béat, gaga, vaguement stupide, terriblement ému d'amour.

Chant sacré des mots embrouillés. Les gazouillis dont les parents s'émerveillent restent prisonniers à l'intérieur. Violette veille, espère. Il lui semble que Clara veut dire, s'efforce, hésite... Violette, suspendue un instant, retombe. Ce n'est qu'illusion. Elle attend en vain le jeu d'échange à deux, répétitions, rires, cet écho dont aucun ne se lasse, variations subtiles sur une syllabe, une manière de placer sa voix, de faire vibrer les lèvres, de chercher les sons au fond de la gorge, de claquer la langue. Occlusives, fricatives, diront les savants redresseurs de langage.

Violette guette la trace de ces premiers mots, les espère, les appelle. Dans la baignoire de la maison fleurie au bord de l'océan, Clara est dans l'eau, assise. Une position

instable, vulnérable, à l'âge où les autres petits d'homme ont déjà fait leurs premiers pas. La mère prévient la chute, préserve l'équilibre. Fragile. Elle soutient les reins de l'enfant qui joue avec un album en plastique – quatre images simples – le porte à sa bouche, le mordille. Violette lui montre un dessin, répète le mot. Pomme, pom, pom... petite comptine qui se veut espiègle. L'enfant regarde sans sourire, semble chercher, semble hésiter. La mère espère, l'enfant se tait. L'absence de mot. Le silence s'insinue, sournois. Grains de sable entre la peau et la soie. Le silence picote le corps comme le sel de la mer après la baignade. Noyade. Le silence brûle le torse et le cœur au-dedans, coup de soleil. Coup de poing.

L'enfant la regarde un instant de ses yeux autonomes. Que voit-elle ? *Me voit-elle ?* Embryon d'espérance. Elle détourne le regard, incline doucement la tête. Fin de conversation.

Espoir sans nom d'un babil, d'une syllabe, d'un son à attraper, auquel s'accrocher, un son à renvoyer pour entrer en dialogue. Violette ne sait pas que l'on peut dire autrement qu'avec les mots.

Elle se fane. Elle soupire, bâillonne sa peine quand Baptiste part travailler et la laisse seule toute une journée avec Clara. Elle se reproche sa lâcheté et ses pensées qui lui murmurent qu'elle serait mieux ailleurs, prise dans le flot du monde et des apparences, protégée dans un rôle social bien calibré, rassurée par la marche ordinaire des choses.

Elle se dit qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut, qu'elle ne vit pas vraiment lorsqu'elle confie Clara pour quelques heures. Elle s'accuse de la laisser dans d'autres bras, de

l'abandonner, de n'être pas présente, totalement, corps et âme, jour et nuit. Elle culpabilise surtout de se révéler impuissante, restreinte. Inutile, peut-être.

L'enfant ne babille pas, ni à la maison ni à la crèche. Clara n'expérimente pas inlassablement les gazouillis, les sons de gorge, les rires cristallins. Elle ne se prépare pas au langage. Il faut des mois pour se le dire. Des années pour regarder la réalité en face. Toute une vie, jusqu'à la mort peut-être, pour accepter.

L'enfant ne babille pas. Elle ne marche pas non plus. Les repères ordinaires du bon développement, attestés dans les guides où les mères se rassurent sur leurs aptitudes éducatives, se dilatent lentement, insidieusement, honteusement.

Violette retient les normes à bout de bras, s'écartèle sur les écarts types, essaie d'y voir une particularité, une originalité. Trop d'aspérités encore, trop d'échardes dans le mot *handicap*.

Elle parle à sa fille. Elle lui parle inlassablement, le matin, le soir, l'après-midi. Elle renouvelle les sons, joue avec les syllabes, mots répétés, étirés, chuchotés, sur tous les tons, dans tous les sens. L'enfant la regarde, muette. Pas même un rire devant cette mère pitoyable qui se démène face au monde. Violette croit au miracle, à la petite clef qui ouvrira sa fille fermée, à la petite clef qu'il faut trouver, qui doit bien exister. Et si elle est rouillée, on la lubrifiera, on la cajolera, on la convaincra et elle tournera, elle tournera dans la serrure et délivrera Clara emprisonnée.

Violette persévère, parle, tapisse l'espace de mots, de sons, de voix, elle se place devant sa petite, lui montre l'arrondi de sa bouche, l'explosion de ses lèvres, le souffle

qui chatouille ou le râle qui gratte la gorge. L'enfant regarde de ses yeux désarticulés, yeux doubles pour ce monde et pour l'autre. L'enfant regarde et ne réagit pas.

Alors, la voix de Violette arrête son cirque, ses mimiques, ses simagrées. Sa voix l'emporte dans la colère et le tourbillon de non-sens. Elle tremble et se perche très haut, très fort dans la tempête. Tempête contre cette gamine non conforme, hors norme, *pas ce qu'on avait demandé*. Où est l'erreur ? Violette crie son trop-plein, son désespoir, son incompréhension. Elle s'adresse à Clara, la somme de réagir, de parler. Pourquoi ne parle-t-elle pas ? Pourquoi *lui* fait-elle cela ? Pauvre chose frêle, elle redevient petite fille, colère de n'avoir pas la belle poupée espérée. En rage, elle hurle des mots qui claquent, qui incisent, qui démembrant et tirent les cheveux. Elle vomit tous les reproches, toutes les causes de sa souffrance. Destruction vengeresse dont on se soulage, qui ne règle rien, jamais.

Violette n'est plus une petite fille, elle ne jette plus les poupées contre le sol. La gorge irritée de chardons, la poitrine brûlante de colère, elle s'éloigne de Clara pour ne plus la voir, pour ne plus subir ce visage de cire qui ne sourit pas. Là, à cet instant précis, elle lui en veut. Elle ne sait pas, ne peut pas se l'avouer. Dans l'instant, Violette rencontre la haine. Sœur siamoise de l'amour.

Soudain, l'enfant crie à son tour, un long cri strident, une sirène d'alarme, un appel. Un cri aigu de douleur, qui glace Violette et la fige, se mue en pleurs. L'enfant pleure de peur, d'effroi peut-être devant la violence maternelle lâchée au triple galop de sa sauvagerie. Violette reste un instant interdite, en suspension. Un instant infime, une

fraction de seconde du monde où son cœur se vrille et ses yeux débordent. Elle se précipite sur Clara, l'enlève, l'emporte, l'étreint, la serre. La berce. Elle voudrait éteindre les flammes du chagrin qui dévorent l'espace, se répandent en elle et dans la pièce. Elle aimerait les noyer de ses larmes. Elle parle à l'enfant, la rassure, la console, la prie, regorge d'excuses. Elle s'est écorché l'âme sur cette frontière hérissée de tessons, coupante, menaçante, elle a franchi le mur aveugle qu'elle refusait de voir, elle s'est perdue à l'orée de la haine et de la folie.

Mère et fille en pleurs. En deuil de leurs illusions. En peurs de leurs avenir. Baptiste les trouve là, l'une l'autre lovées dans leurs errances, en souffrance dans leurs restes de larmes qui s'expriment en sanglots, spasmes espacés, respiration à retrouver. Il se penche doucement, les enlace toutes les deux, les embrasse. Il prend la petite dans ses bras, donne la main à la grande. Il soupire, montre un pâle sourire qui cache mal sa propre détresse.

Violette se perd. Cauchemars récurrents où elle cherche en vain son chemin dans un labyrinthe rose et blanc, couleur layette, aux tracés étranges, aux parois spongieuses et élastiques. Elle marche dans de fiévreux dédales, erre sans boussole. Les appels muets qui sortent de sa bouche assourdissent ses tympans. Le silence violent lui revient en écho, l'étreint et l'étouffe. *Pas de réponse. Pas de réponse.* La tête lui tourne, vite, de plus en plus vite, manège fou qui s'emballe, allonge les images dans sa course, les nie et les mélange de traces colorées, lumières baveuses sur les murs de sa prison. Tourbillon, ivresse extrême, à l'orée du coma. À l'instant d'avant la chute, l'esprit de Violette s'élève, vue d'ensemble de la scène, boucles et circonvolutions du labyrinthe. Un cerveau. Son propre cerveau étalé comme une vulgaire cervelle de mouton à l'étal du boucher. Sacrifiée.

Violette retombe et s'écrase sans se briser. *Pas de réponse.* Elle sent bien au fond d'elle-même la folie qui rôde, s'insinue à son oreille pour lui parler de fuite et d'île déserte. Elle se voit osciller, équilibre fragile entre la santé et la ligne de faille. *Border Line.* Funambule.

Ne pas perdre le fil. Ou avoir au contraire envie de le lâcher, de tout lâcher, de se vautrer cœurs et âmes dans cette folie d'amour, d'*entre-dévoration*. Elle souffre dans sa chair, dans ses entrailles, dans son ventre qui retient ou relâche en excès, qui endure et se contracte sans répit, petit signal clignotant du lien viscéral, du lieu où le lien fait nœud et se serre, corde mouillée, crisse et se rigidifie.

Violette sent tout cela. Son corps et son être sont le laboratoire d'expériences extrêmes, de celles que les bons médecins répertorient et cataloguent, nomment et décrivent, vocabulaire froid, sans relief, plaqué sur une souffrance humaine.

Fusion. Savent-ils, les observateurs à l'abri derrière leur savoir cérébral et leurs lunettes, savent-ils à quel point, vraiment ? Abolition des privilèges que s'octroient les savants du droit de juger les mères folles d'amour et de douleur, folles d'avoir osé défier les dieux, d'avoir voulu un enfant parfait, coupables de n'avoir pas tout donné, d'avoir abandonné à la vie un être nu et sans bagage. Accusées de n'être pas de bonnes mères. Relation fusionnelle, disent-ils. Qu'en savent-ils ? Peut-on comprendre ce que l'on n'a pas vécu ? Peut-on approcher le poids d'un fardeau que l'on n'a pas soulevé ? Peut-on juger ainsi cette relation d'amour qui dévore, qui ronge le cœur et les sangs, qui se répercute avec fracas dans deux lignées et jusqu'à la nuit noire des temps ? Oui, Violette est fusionnelle avec Clara. Elle l'englobe, l'engloutit. Comment pourrait-elle lâcher une enfant pas finie, une enfant pour laquelle elle n'a pas réussi, elle n'a pas tout donné, livrée avec défauts de fabrication ? Sentinelle en permanente vigilance, elle se doit d'assurer toujours l'après.

Violette dans sa détresse se fond et se confond, cherche la mère juste, la juste mesure. Être hors-norme fait perdre toute référence. Plus de repères, sables mouvants, effondrement de la tour, ensevelie sous les gravats. Protéger l'enfant, conjurer le sort, la reprendre en soi pour rembobiner le fil du temps, revenir en arrière, corriger, recommencer. Effacer le mal fait, l'erreur, la faute, gommer les imperfections.

Réparer Clara. La prendre contre elle, en elle, pour un rite alchimique d'amour magique, transmutation du plomb en or, au creuset de son obscure adoration, macération dans la boue et les ténèbres. Se consumer, se consumer jusqu'à la moelle, jusqu'à la mort, jusqu'à l'implosion de soi. Réaction chimique, chercher le passage vers la sublimation.

Violette est seule à la maison avec l'enfant. Heure calme du matin, un moment de répit dans cette fin de semaine. Lundi, le ballet des rééducations recommencera, stimulations en tout genre pour Clara-silence, l'enfant immobile, à la traîne. Violette soupire. Elle s'en veut de cet accès de découragement. Une immense lassitude, soudain.

Elle se reprend, se ressaisit. La mousse dans l'évier, rincer les bols du petit-déjeuner, les mettre sans bruit à sécher. Ouvrir les fenêtres, aspirer à grandes gorgées l'air de l'automne qui s'annonce. Le frottement léger du balai, presque silencieux. Elle a abandonné l'aspirateur rugissant qui fait hurler sa fille. La cuisine, le couloir, la chambre. Une photo lui renvoie son image, celle d'une femme souriante dans sa grossesse, une femme pleine d'avenir. Violette détourne le regard, continue le va-et-vient du balai sur le sol. Traque la poussière, se concentre.

Sur la commode, avachie, le sourire béat, Cachou la contemple de ses yeux vides. Sa bouche délicatement dessinée, au rose ridiculement rose, reste figée dans ce sourire de caoutchouc. Ses cheveux, dont le soyeux a disparu, se sont transformés en brins de paille rêches et ternes, à la couleur incertaine. Cachou inerte, Cachou

objet n'a jamais été vivante, fausse croyance, illusion du cœur. Violette oscille entre deux réalités. Avait-elle perdu la tête pour se fier au pouvoir d'une poupée ? Ou est-elle en train de la perdre à l'instant où lui prend l'irrépressible envie de jeter son enfance aux ordures ? Trahie. Elle se sent trahie par les jours d'insouciance qui lui ont fait croire au bonheur et au doux, au parfait et au sucré. Elle se sent trahie par la vie qui lui demande à présent de déplacer des montagnes. Elle avait déjà franchi les océans pour bâtir son destin, convaincue qu'elle pourrait jouer et gagner. Ses rêves se sont évanouis et la réalité l'étouffe, ne laisse pas un pouce d'espace au moindre idéal. Pas de place pour l'espoir.

Violette s'est immobilisée devant la commode, devant la poupée dans sa robe blanche. Elle dépose lentement le balai contre le mur. Dans le silence de la maison, elle prend Cachou et la berce doucement. Son parfum de caoutchouc neuf s'est volatilisé depuis longtemps. Elle sent la poussière, le renfermé, le périmé. Violette sort de la chambre. Le couloir, la cuisine. Cachou au creux du bras gauche, elle ouvre de la main droite le tiroir, déroule un sac-poubelle noir, opaque. Un petit sac-poubelle. Elle écarte les parois de plastique, main droite adroite, main gauche entravée par la poupée délicatement posée dans l'arrondi du coude. Elle embrasse Cachou avec tendresse, la glisse dans le sac, le referme avec le lien prévu à cet effet. Se séparer d'elle, se séparer des lambeaux de sa vie, se dévêtir des oripeaux d'avant le séisme pour repartir légère et nue. Acte magique, symbolique. Rituel sacrificiel.

Elle se dirige vers l'entrée, le vent caresse sa peau en s'engouffrant dans le courant d'air. Violette ramène doucement la porte derrière elle pour qu'elle ne claque pas.

Au bout de l'allée, les bennes. Geste décidé pour ouvrir le large couvercle, pour lâcher le petit linceul de plastique, rabattre le réceptacle. Fin du voyage de Cachou, poupée unique, poupée magique. Violette se retourne, se détourne de la fétide sépulture. S'enfuit lentement vers sa réalité.

Elle rentre dans la cuisine, referme la fenêtre. Le couloir, la chambre. Elle reprend son balai au moment où les pleurs de l'enfant l'appellent à son rôle de mère.

Elle est entrée dans la chambre à l'heure chaude des fins de sieste, prémices de câlins dévorateurs, corps noués des bras et des bouches, dans les boucles claires sur le front perlé de sueur. Elle a poussé la porte, l'a doucement appelée. *Clara*. Elle a murmuré son prénom pour un réveil tendre. La lumière d'été est venue se glisser dans la pénombre. Violette est entrée dans la chambre et tout de suite a compris, avant même de voir. L'anormalité, la scène qui détonne, le poids du corps sur le matelas. Le cri, l'appel au secours, immédiatement.

Les yeux ouverts, révoltés, la bouche tordue à peine, l'enfant tremble. En proie à d'étranges sursauts saccadés, elle s'absente et s'éloigne. Violette, muette, la prend dans ses bras, ne peut l'asseoir, ne peut l'atteindre. Siderée, elle crie de désespoir, déchire la chaleur du monde pour implorer de l'aide. Appel au secours. Le monde autour réagit, Baptiste est là. Il a des mots durs pour arrimer Violette à l'urgence du présent. Malgré l'étau qui lui écrase la poitrine, il accomplit sans faillir les premiers gestes nécessaires. Se précipiter dans le couloir, attraper le téléphone, composer un numéro d'urgence. Attendre les pompiers. Allonger l'enfant. Patienter, patienter. L'interminable des secondes, l'interminable de l'instant qui

s'étire, se ralentit. La marche de l'univers freine comme dans un cauchemar l'avancée du temps. Course dans le sable, les pieds dérapent à chaque pas, luttent pour avancer. Rien. Le monde s'amollit, le corps de Violette se rigidifie, tétanisé. Baptiste se durcit pour s'armer.

L'enfant s'en va. Dans les frissons et les spasmes, elle s'en va. La vie la fuit. Violette entre en chaos. La tête dans un aquarium qui assourdit les sons, répercute les voix et les mots tout autour, elle s'isole dans la terreur. Elle ne sait plus comment elle vit ces minutes à l'épaisseur de siècles. Elle ne voit pas Baptiste perdu, fermé, réfugié dans sa carapace d'angoisse. Elle n'a plus conscience qu'autre chose existe en dehors de l'enfant. Elle est en apnée, en amnésie du monde. Rien d'autre que l'enfant. Et la terreur qui bourdonne dans sa tête.

La sirène, les pas rapides, les gestes sûrs, quelques mots, quelques questions. On les prie de sortir. Rébellion. Le hurlement contenu jaillit, immense. *C'est ma fille !* Des mains fermes et douces sur ses épaules, une voix calme. *On s'en occupe, madame. Laissez-nous faire.*

Baptiste entraîne Violette, trouve sans parler la force de la raisonner, la générosité aride de lui insuffler le calme et la patience qu'il n'a pas.

Elle se tord la bouche et les mains. Cent pas, mille le long de la maison. Le silence assourdissant sous le soleil, le silence de Baptiste. Un uniforme bleu marine s'affiche dans l'encadrement de la porte. Bruits de VHF, de talkie-walkie, grésillements, dialogue. On emmène l'enfant. Le petit corps léger sur un brancard.

Hébétude assommée. On les fait monter dans le véhicule qui suit l'ambulance. Baptiste s'enfoncé,

s'emmure dans son mutisme, ses yeux ouverts ne voient personne. Traversée de la ville, course poursuite contre le temps, sirène frayant le passage. Violette ne sait plus rien de ce voyage.

Dans un couloir de l'hôpital, on engouffre l'enfant, on l'emporte. Les parents saisissent une vision furtive. Clara, endormie, disparaît derrière la porte battante.

Baptiste s'est assis, anéanti, sur le plastique défraîchi d'une chaise. Écrasé de douleur et d'angoisse. Il attend.

Violette se soumet à la troisième alarme démente venue du fond de son ventre, du sabbat de ses entrailles, de son corps tordu en convulsions. Violette vomit la peur en excréments obscènes, jets continus en raz-de-marée. Elle se vide en une douloureuse fièvre de boue qui emporte au fond des égouts les déchets d'elle-même, l'horreur malodorante de l'effroi. Le noir immonde éclabousse le blanc des faïences, envahit d'odeur d'éther et de mort la petite pièce d'eau sans air ni fenêtre. Elle laisse s'échapper les immondices du corps qui meurt de terreur. Soulagement temporaire.

Avant de regagner le couloir, le savon et l'eau lui rendent un semblant d'apparence. Dans le miroir, les yeux creusés de noir, cernés de vert, lui renvoient l'épouvante. Elle est debout pourtant, elle tient quand même à la verticale du monde. Pas le choix, la mort est là à narguer son insouciance, à vouloir lui faire payer le prix fort. Pas d'autre alternative. Les pensées s'entrechoquent comme les chaînes des fantômes, les os des cadavres que l'on exhume des charniers.

Violette tremble, son corps ne peut maîtriser les frissons continus qui agitent ses mains et anesthésient sa bouche.

Sa raison s'émiette, images embrouillées, constellation de points frissonnants. Rien pour accrocher ses idées, rien que la vision de l'enfant secouée de spasmes, inconsciente, inerte, qui ne réagit pas à ses appels, à ses caresses.

S'asseoir. Seuls au milieu de l'agitation alentour. Voix polies ou enjouées de l'accueil. Pas rapides et saccadés du personnel, cliquetis des pièces et bruits liquides du distributeur de boissons.

L'attente et tout ce qui rugit dans l'éruption volcanique de leurs cerveaux. Magma brûlant, méchant, pensées en flammèches incandescentes. Lave bouillante de peur collante, gluante, sur la vie et l'espoir. La peur, l'effroi à l'état brut, sans pensée particulière pour s'accrocher, sans représentation figurée. La peur. Cheveux hérissés sur la peau à vif, souffle court, bloqué tout en haut de la poitrine, chercher l'air. Chaos interne des entrailles, centre de la Terre, séisme intérieur. L'éruption vient de là, de ce bouillonnement qui tord et torture les viscères, qui les soulève en noires convulsions, qui oblige le corps à vidanger son lisier. Violette regagne les toilettes. Violette se vide. De peur.

La prière. C'est la seule pensée qui parvient à s'exprimer avec quelque cohérence. Imploration, soumission, elle se précise, grandit, prend forme. *Sauvez mon enfant. Je vous en prie.* Violette ne sait plus à qui elle s'adresse. Y a-t-il vraiment un dieu là-haut ? Peut-être pas, en somme. Pourtant, elle choisit d'y croire, tente la séduction. *Vous ne pouvez pas me faire ça.* La supplication s'étiole, la résignation n'a pas de place. La colère gonfle la prière qui devient menace. Qui pense-t-elle défier, qui espère-t-

elle pouvoir intimider ? Aussitôt, la bravade sournoise se rétracte, crainte des divinités et du blasphème. La prière redevient suppliante, se transforme en plainte, en sollicitation. Demande infantile de protection, appel à la Mère Universelle toute puissante, appel aux forces naturelles, paganisme lointain des premiers hommes devant la crainte ancestrale de la mort et les mystères du monde.

À côté d'elle, Baptiste ne bouge pas. Ne parle pas. Statue mutique, le regard chevillé au mur d'en face, un point dans le vague et l'infiniment profond de la souffrance. L'effroi le lèche, le mord, le déchire à coup de dents acérées. La peur sans nom et sans visage lui rappelle que la vie est un risque qu'il n'est plus très sûr d'avoir voulu prendre. Visage gris, crispé, fermé. Verrouillé.

Ils sont posés l'un à côté de l'autre, chacun sur une chaise. Ils se côtoient dans leur parallèle douleur sans pouvoir se toucher. Enfin, un corps, une voix se penche sur eux. Rassure. Éloigne l'épouvante, efface le spectre de la mort, invite à venir auprès de l'enfant.

Elle est endormie, sous l'effet encore des traitements. Son visage est paisible, son souffle régulier. La crise est passée. Elle va mieux.

Elle va vivre.

La sortie du labyrinthe se situe au cœur de ton être. Elle se répète cette phrase pour ne pas flancher, ne pas tomber. Elle y croit. Elle sait que chaque pas sur Terre a un sens, chaque instant est un acte que l'on pose. Choix de vivre, de continuer à soulever les gravats et les poussières des jours pour réussir à se lever le matin. Choix de survivre, de grimper en rappel le long des parois de glace, de ne pas se lâcher dans le vide du précipice malgré la tentation, si forte, si vive. Le labyrinthe. Violette ne sait pas encore qu'il débouche sur la lumière.

Elle se réveille en sursaut. Retrouve son corps et le monde tels qu'ils étaient la veille. Les rêves de la nuit s'animent dans ses pensées.

Elle nage avec Clara dans une eau sèche, aérienne. Une eau palpable qui ne mouille pas, qui les porte et les soutient, les rapproche du ciel et de la présence pure de l'instant présent.

Violette se dépêche, l'heure tourne, elle le sait, elle le voit bien. Elle voudrait courir, se presser. Elle ne le peut pas, le cauchemar s'épaissit et l'englué. Elle n'avance plus, ses gestes sont inutiles, sans effet sur le temps qui charrie inexorablement les minutes, les emporte lourdement sur

son passage. Violette est en retard. Quoi qu'elle fasse, elle sera en retard, elle le sait.

Elle parle. Clara a parlé. Conversation simple et banale, échange ordinaire, évident.

Violette s'étire, se défait de ses rêves si proches encore, regarde l'heure. Elle sait l'enfant réveillée, malgré le silence dans la pièce d'à côté. Elle repousse le drap et les réminiscences de la nuit, se lève, s'avance dans le couloir. Elle s'approche de la porte qu'elle entrebâille doucement.

Dans l'instant, un sourire illumine la pénombre de la chambre. Élans tendres, enlacements, embrassements. Elles se pelotonnent. Violette savoure la tiédeur du cou de Clara, la réalité de ses bras autour du sien. Mère chatte léchant son petit, bousculant la petite tête instable de sa langue râpeuse, ronronnements de plaisir les yeux clos. Moments régressifs à l'état pur, Violette s'immerge dans quelques secondes fusionnelles, en toute conscience. Elle sait ce mélange des corps, cette confusion dévorante de la mère. Que les bons penseurs thérapeutes lui jettent la première pierre, qu'ils lui jettent leur cœur, s'il est de pierre...

Issu de sa chair, tissé de rêves et de temps, originé aux confins de la mémoire humaine, le désir d'enfant. Égoïsme absolu. Elle se rappelle ce qu'elle disait à sa propre mère. *Je n'ai pas demandé à venir*. Elle se souvient de ce qu'elle a appris sur le désir. Trois sont nécessaires à l'éclosion de la vie : celui de la mère, celui du père. Et celui de l'enfant en devenir.

Elle s'interroge sur le désir de Clara de traverser l'existence dans ce corps en marge, dans cet esprit

d'innocence éternelle. Quel dessein de vivre hors norme ? Quel choix d'un voyage à bord d'un vaisseau fantôme ? Violette a du mal à comprendre. À accepter. Ne veut pas se résigner. Refuse encore le tangible, le visible, l'ostensible à tout instant sous ses yeux déployés.

Elle revient à son désir à elle. À l'enfant issue de sa chair, tissée des rêves du monde et des origines. Violette et Baptiste s'attardaient dans la fin de l'adolescence, musardaient dans le moment présent et la liberté des amoureux. Un enfant, oui, plus tard, quand ils seraient vraiment devenus adultes. Vague souhait, un jour peut-être. Baptiste n'était pas pressé. Violette non plus.

Elle se souvient de l'instant. Matin de Pâques, soleil translucide à travers le lilas, douceur tendre de l'air, et les cloches à la volée qui résonnent dans la poitrine. Des images déjà lointaines, celles du troisième printemps avec Baptiste. Dans le jardin d'à côté, une fillette grimpée dans le pommier cherche dans le ciel ces drôles de migratrices. Ramène triomphalement ses trophées de chocolat. Et dans le creux de ce matin-là, dans l'absolu du plaisir et la magie de cette petite inconnue éblouissante de santé, le manque. À peine perceptible. Dans la vibration des carillons tout proches, le frémissement comme le froissement doux d'une feuille d'amandier. L'inassouvi. L'insatiable. L'irrépressible désir d'un enfant.

Elle se souvient de l'instant. De cet instant où l'évidence s'est imposée, fulgurante. Une certitude en sommeil depuis toujours, qui un jour prend corps, devient nécessité impérieuse. Elle se remémore les mots échangés avec Baptiste, ce projet magique qu'ils tenaient secret, ce désir humain au cœur de leurs nuits d'amour.

Elle rêvait devant les bébés des magazines, elle enviait le ventre tendu des femmes enceintes et s'imaginait pleine de vie et de promesses. Elle admirait le nourrisson ravi et joufflu des amis, le regard béat et comblé, vaguement stupide des nouveaux parents.

Qui peut comprendre l'infime seconde où l'idée de l'enfant s'est imposée ? Quelques mois avant, quelques jours peut-être, Violette aurait été sarcastique devant ces parents amollis, tout en onomatopées suraiguës pour s'adresser à leur progéniture. Quelques jours auparavant, elle aurait soupiré d'ennui face aux mères qui détaillent à coup de sein obscène les délices de l'allaitement. Quelques heures avant l'évidence, qui peut dire l'instant où la certitude prend silencieusement place au creux de l'âme ? Un rêve cueilli au matin, dont la conscience peine à rassembler les fragments. Un rayon de lumière sur la peau translucide d'une fillette, à l'endroit de la tempe où bat le bleu d'une veine. Un imperceptible réveil du corps qui doucement berce une mère en devenir dans l'appel inaudible et impérieux d'un enfant à venir. Sans savoir. Sans comprendre. La réflexion et le choix n'ont rien à voir dans cette décision-là. L'élan venu du plus profond d'elle-même, du plus profond des âges, ce désir farouche emporte Violette dans un séisme lent. Une coulée de lave glisse sur ses épaules, sur ses flancs, la chaleur du volcan l'enveloppe tout entière. La pluie incandescente bénit la terre et la féconde. Transportée par les forces vives de l'existence humaine, elle ne résiste pas. S'abandonne. Elle sait que son corps, au plus intime, prépare la venue de l'enfant.

Violette se reproche le désir, le caprice, la cerise sur le gâteau, le plus, le trop. Punie d'avoir voulu, espéré, exigé. Punie par le monde qui menace, qui somme depuis toujours de marcher dans les sentiers bien balisés, de bien se tenir, d'être sage et polie. Policée, frottée, rabotée pour que ne dépasse une seule once de plaisir et que le bonheur ne soit pas trop de la fête. C'est suspect, le bonheur. Elle se souvient des mots des adultes, lorsqu'elle était une petite Violette inaperçue qui n'arrivait pas à hauteur de leurs yeux. *La vie n'est pas une partie de plaisir, autant se le dire. On n'est pas là pour rigoler.* Réprimandée d'avoir osé vivre, osé rêver l'enfant, osé par égoïsme pur. Sanctionnée pour son insouciance, pour sa légèreté. Punie pour le désir.

Elle laisse glisser dans sa tête les pensées en désordre. Clara s'abandonne aux caresses douces de Violette, à ses doigts qui enroulent ses boucles, à son corps qui berce et contient. Elle se pelotonne un peu plus encore contre sa mère.

Pourquoi chercher à comprendre le pourquoi de cette enfant ? Elle voudrait une réponse à une question qui ne se pose pas. C'est. Cela devait être. Désir sauvage au creux du ventre, sans explication intellectuelle, désir vivant du cœur au corps, qui gonfle et qui croît et qui pousse à en exploser. Bourgeon de printemps, force vive à déployer la fleur en devenir, laisser jaillir la vie, éclore le chant neuf. L'enfant devait être.

Deux bougies pour Clara qui ne les souffle pas. Quatre pattes et de timides tentatives de verticale émeuvent et font sourire Baptiste et Violette. Les séances hebdomadaires à la piscine deviennent de menues parenthèses de bonheur. Clara ouvre ses bras, accueille l'eau, y plonge sans aucune réticence. Elle se meut avec délice dans cet élément qui la porte et l'allège des contraintes de son corps. Sur le sol carrelé du petit bassin, immergée jusqu'au cou, elle expérimente, esquisse ses premiers pas, s'exerce à la marche, s'enhardit.

Alice enlève parfois sa nièce pour une après-midi au zoo ou une balade en bord de mer, laissant les parents désarmés devant cet espace libre de quelques heures offertes. De brèves échappées, des brèches qui permettent d'ouvrir la maison, de respirer. Violette redécouvre sa palette, le jaune soleil réapparaît timidement.

Le blanc d'une première neige éblouit le jardin. L'hiver travaille dans le sombre de la terre. Dans l'invisible, la graine se prépare. Peu à peu, imperceptiblement, la vie frémit, la joie tressaille et s'invite. Baptiste et Violette retrouvent leur place d'homme et de femme. Se retrouvent.

La douceur des jours s'imisce patiemment dans leur cœur pansé, raccommodé. Dans l'apaisement des nuits, les corps célèbrent le plaisir des retrouvailles, l'amour reprend ses droits. Au plus profond de ces deux-là, le désir. Intarissable.

La vie ensemece le sillon des jours. En silence, un autre enfant s'installe, s'annonce. Sans préméditation. Baptiste et Violette l'accueillent comme une bénédiction, un renouveau. Une permission de vivre et de poursuivre ensemble leur chemin. Ils quittent la petite maison, emménagent en vrai, en grand. Trois chambres, des fleurs encore, et un atelier pour les tableaux et les couleurs qui se glissent de nouveau dans le quotidien de Violette. Au creux de la ligne de faille, la lumière. Alice a toujours eu confiance.

Le printemps se déploie. Clara sourit et agite sa main pour acquitter sa mère d'un *au revoir* lorsqu'elle la laisse une journée à la crèche. Violette s'autorise du temps pour s'immerger de pigments, peintures premières, digitales, la main du cœur en liberté sur le grain de la toile. Rémission ou convalescence ?

Violette s'abandonne à cette douceur d'être, à cette nouvelle grossesse. Elle cesse de vouloir maîtriser, décider. Les semaines déploient la rondeur magnifique de son ventre. Sait-elle bien que le bonheur qu'elle éprouve est proche de la plénitude ? Clara enlace le bébé caché, cherche la houle de ses déplacements sous la peau tendue, touche en riant la perle du nombril de sa mère. Violette, émue, se surprend à pouvoir donner à Clara et à l'enfant à venir, à pouvoir être maman de deux enfants à la fois.

Le zénith d'un jour d'été apporte un bébé aux yeux de lune, nouveau-né au sourire édenté, au regard éveillé. En parfaite santé. Louise, la petite sœur de Clara.

L'enfant s'agrippe à la main de ses parents. Ou est-ce le contraire ? Chacun d'un côté, ils se rassurent en assurant les pas de Clara. Elle entre à l'école, pour la première fois. Elle marche depuis peu, vacillante, chaque pas incertain, trop récent. Violette et Baptiste ne la portent pas. Se gardent bien de la porter.

Angoisse teintée de bonheur pour la visite des salles colorées, des couloirs égayés par les dessins naïfs des petits écoliers. Questions ordinaires pour une enfant qui ne l'est pas. Ils remercient cette directrice qui accepte de l'inscrire, l'accueille. Paraître, paraître ordinaire. Illusion.

Toute la différence saute aux yeux.

Chemins de traverse pour une scolarité. L'enfant n'ira pas à l'école, avait dit le spécialiste. Clara est scolarisée et pourtant n'apprend pas. Pas comme les autres. Elle ne sait pas lire. Il n'y a rien de dramatique, l'enfance permet d'espérer. Elle parle peu, mal. Elle est un bébé dans un corps de petite fille. Elle est à l'âge où Violette peut s'occuper d'elle sans que cela semble *anormal*, lui donner la douche, l'habiller, coiffer ses cheveux. Faire pour elle est encore touchant. Pas encore violent.

Comprendre. Il s'agit de cela. L'enfant ne comprend pas. Violette non plus. Elle observe les autres, les enfants ordinaires et leurs mères ordinaires. Elle les voit échanger, absorbés dans un duo magique dont elle se sent exclue. Le regard de sa fille la fuit. Clara résiste.

Comprendre. Qui se pose la question ? Les enfants ordinaires saisissent une brique de *Lego*, la regardent, la retournent, l'appréhendent et l'intègrent, puis la placent naturellement au bon endroit dans une édification superbe. Clara, elle, ne s'intéresse pas forcément à la brique de plastique, ni même à sa teinte vive. Si elle la voit, elle la prend. Parfois. La touche sans la regarder. Puis la laisse retomber au sol dans l'amoncellement anarchique des couleurs mélangées. Ruine. Chaos. Pas d'édifice magnifique. Rien ne se construit sur les sables mouvants. Tout ce que l'on tente de bâtir s'effondre mollement, sans cesse il faut recommencer. Toujours, pour tout. La succession des gestes pour se laver les mains, celle des chiffres pour compter jusqu'à dix. L'agencement du monde ne se plie pas à la mesure de Clara. Elle se raccroche alors à son ordre à elle. Repousse le tiroir mal refermé, ajuste ses chaussons bien parallèles au pied du lit, refuse la goutte de lait qui a éclaboussé la table.

L'enfant ne comprend pas le monde et s'entoure de remparts pour s'en protéger. Se prémunir contre l'inconnu. Le temps et l'espace lui échappent, ombres floues, mouvantes et insécures. Elle vit dans l'instable de l'instant. Comment trouver des repères fiables lorsque les jours de la semaine s'appellent tantôt hier, tantôt demain ? Ils se font parfois attendre si longtemps lorsqu'ils promettent un moment de plaisir ! Clara s'impatiente alors, réclamant des milliers de fois le lendemain espéré.

Puis, elle s'effondre dans un chagrin inconsolable lorsque le petit bonheur savouré bascule déjà dans le passé.

Tout lui échappe. Les mots, les gens et les souvenirs. Pas de fondation, de cave, de socle pour construire en dur. Rien de solide dans sa forteresse, la tour prend l'air et l'eau, le lourd s'écroule en sable fin, le léger reste en surface. Pas de calcul, pas de préméditation, de réflexion ou d'anticipation. Pas de faux-semblants non plus. Lorsque Clara est dans les bras de Violette, on ne sait qui serre l'autre le plus fort, où commence le corps de l'une, où finit celui de l'autre tant l'amour sans nom les dévore toutes deux.

Louise avance, progresse, rattrape sa sœur. La dépasse. La petite se dresse déjà sur ses deux jambes, vacille puis prend tout naturellement de l'assurance. Court, saute. Et entraîne la grande dans ses découvertes. Quelques jours, quelques semaines pour des gestes similaires, puis Louise distance Clara. Si rapides progrès de la cadette qui découvre, qui rit, qui parle. Qui parle pour deux, communique avec sa sœur et se fait l'interprète de son monde approximatif. Louise tient Clara par la main, la grande et la petite, peu importe. Deux sœurs dans le langage de l'évidence.

Elles aiment l'atelier de Violette, les constellations multicolores sur leurs blouses, l'arc-en-ciel des petits pots de couleur, les toiles aux aspérités douces sous les doigts. Clara adore essayer les pinceaux, laisser sa trace, empreinte du jeu pur, du plaisir sensoriel de la matière et des teintes, sans recherche du beau, sans préoccupation des regards et des jugements. Juste le plaisir libre d'être et de créer.

Violette se partage, se dédouble, savoure les progrès de la petite et encourage ceux de la grande. S'émerveille devant Louise et s'attendrit devant Clara. Elle vit deux vies de mère entre ses deux enfants, si belles, si différentes.

Déjà l'école s'éloigne. Les prédictions du spécialiste viennent rôder dans les équipes éducatives et les décisions d'orientation. Convocation, commission. Baptiste et Violette résistent, se sentent jugés, sommés d'abdiquer. Parcours d'embûches et d'obstacles, de blessures et de peurs. Clara grandit et l'irréparable s'invite dans sa destinée. Finie l'école ordinaire. Chemin d'humilité et d'acceptation. Pas à pas, se résigner à lâcher l'idée d'une vie dans la norme pour l'enfant buissonnier, d'une vie aux repères banals si faussement rassurants. Pas à pas, s'ouvrir à une autre présence, celle de Clara, celle des échoués du monde, rassemblés entre eux dans des établissements spécialisés. Institut médico-éducatif, projet individuel. Ces mots résonnent longtemps comme une punition, comme un exil, avant d'offrir d'autres possibles, d'autres horizons.

Sur le chemin de Clara, ceux qui soulignent la déficience et listent les manques hérissent Baptiste qui s'emporte, se rebelle, exprime sa colère. On sait bien ce que la fillette ne sait pas faire, c'est la douleur même de cette absence qui tourmente. Violette se sent blessée. Elle ne veut pas le tranchant d'un verdict. Elle ne veut

pas non plus d'un leurre. Elle veut l'espoir, les raisons d'y croire, l'envie d'aller de l'avant et d'accompagner Clara sur son chemin en marge. Elle veut des paroles vraies, des regards sincères, des regards qui ouvrent sur la différence comme une autre voie, comme une chance peut-être.

Sur le chemin, des rémissions, des moments de grâce. Alice la volubile, la pétillante, sait à merveille se mettre à l'écoute, accueillir sans juger les doutes, les folies ou les rêves. Entre deux avions et deux aventures, elle insuffle son invincible confiance, elle emporte dans le feu de joie de sa présence ses nièces pour lesquelles son arrivée est temps de réjouissances. Elle fait rire Violette qui peu à peu laisse fleurir en elle la douce légèreté d'une accalmie.

Sur le chemin, des rencontres, aussi. Violette s'arrange pour aller chercher Clara à l'Institut en fin de semaine. Pour la chaleur des mots sans fard ni artifice d'Isabelle. Elle accompagne Clara en professionnelle, humaine et compétente. Violette et Baptiste se sentent écoutés, reconnus. Encouragés. Elle est de ceux qui, d'instinct, savent soulever l'espoir, raviver l'optimisme, éveiller la fierté, même. Elle conforte et soutient les parents dans leurs dédales et leurs doutes. Sans illusions ni faux-semblants.

Violette aime aussi les mercredis après-midi, pour le cœur et les bras grands ouverts d'Elsa, ses yeux clairs et ses joues qui recueillent en riant les baisers sucrés barbouillés des gamins. Elle orchestre un petit centre de loisirs qui a choisi le jeu pour déjouer les différences. Elsa, accueil inconditionnel de l'autre, a le don de voir en chacun la beauté. Pour ce mélange joyeux et coloré d'enfants de toutes sortes, elle fait de chaque rendez-vous une fête que Clara quitte toujours à regret.

Alors, Violette se retourne dans sa vie comme dans un lit d'insomnie. Elle cherche la position qui rassure, le repos. Elle appelle l'apaisement, le sommeil. Apprivoise la quiétude. Elle cesse de vouloir combler. De vouloir réparer. Ou elle essaie. Elle accepte. Il lui semble qu'elle accepte l'enfant dans son incomplétude, dans sa déficience. Parfois, elle ressent une imperceptible douceur, une paix légère. Du bonheur ? Elle comprend qu'elle peut regarder son enfant sans se blesser. Juste la regarder. Juste voir son sourire. Elle s'étonne d'être totalement dans l'instant, dans ce sourire partagé autour d'une caresse, d'un geste. Elle se surprend à considérer normalement son enfant. Elle confie à ses toiles le rouge feu, le jaune lumière, l'expansion farouche de la vie, l'élan de joie qu'elle sent croître en elle. Les couleurs de Violette ne mentent pas.

Elle n'en voudrait aucune autre. Au génie de la lampe qui arriverait, Violette ne demanderait pas de transformer miraculeusement Clara en petite fille ordinaire. Elle ne voudrait d'aucune autre enfant que cette enfant-là. Cette enfant de travers. Elle pense parfois qu'elle ne voudrait plus d'une Clara ordinaire. C'est trop tard, ce ne serait plus Clara.

Elle ne sait pas encore que ce sont là des moments de grâce. Braises vives sous la cendre, tous les possibles de la vie vieillissent inlassablement au plus profond.

Une aiguille vaudou la ramène à la douleur. Elle se reproche d'avoir oublié, d'avoir baissé la garde, relâché l'attention contre l'irréparable. Elle se blâme d'avoir renoncé un instant à se battre, à remonter le cours du

fleuve, à changer le cours du temps. La culpabilité la broie, l'accable. Si j'accepte, j'abandonne et je trahis. Où est la solution ?

De nouveau, Violette la guerrière reprend les armes, s'enferme dans sa cuirasse. Protection contre un illusoire adversaire. L'ennemi est à l'intérieur. Les combats que l'on mène ne sont jamais que des épreuves contre soi-même. La guerre pourtant est souffrance. Épuisement vain. Violette, parfois, a peur de ne pas y arriver. Animal traqué, elle cherche l'issue, le passage. Elle envisage la fuite, l'enfant dans ses bras, contre sa poitrine. Elle rêve d'île déserte ou de sommet de montagne. Une famille en exil. La réclusion à perpétuité, l'une et l'autre liées, attachées, aliénées. Loin. Loin du monde. Loin de la vie aussi.

Elle se reprend, se raisonne. Cherche l'équilibre entre Louise et Clara, entre la mère et la femme en elle. Se laisse prendre à la myriade de bonheurs minuscules que chaque jour égrène. Elle commence peut-être à aimer ce foisonnement d'énergie, cette découverte inespérée des contrées humaines, l'expansion sauvage de son cœur. La vie, c'est cette expérience farouche qui l'éveille et la fait grandir. Le cadeau de Clara.

Clara ajoute un deuxième chiffre à son âge. Étrange mélange d'anniversaires, Violette redécouvre intact le souvenir de sa fierté lorsqu'elle-même avait atteint le premier palier de la dizaine. Elle franchissait une étape, elle grandissait.

Elle se souvient aussi avec émerveillement d'avoir appris à lire, de la féerie des signes noirs qui prenaient vie dans la bouche, formules magiques révélant leur pouvoir le long des lignes. Les dessins colorés illustrant son livre de lecture se complétaient peu à peu, s'étoffaient de mots qui racontaient des histoires, qui parlaient une autre langue que celle de l'image. Ils jouaient et gambadaient, se cachaient ou se dévoilaient pour modifier le message comme autant de variations musicales. Violette accompagne à présent Louise dans cette aventure, elles partagent le chant du monde sur la page et la jubilation de la découverte. Et Clara reste en marge.

Violette se souvient s'être demandé un jour comment était l'univers avant d'acquérir ce pouvoir. À l'âge de Louise, elle passait devant les affiches, plissait les yeux pour éviter que les mots ne lui parlent malgré elle, pour essayer de retrouver la sensation de celui qui ne sait pas, qui ne comprend pas. Peine perdue, elle maîtrisait la lecture

et c'était irrémédiable. Enseignes, journaux, courriers ou livres, quels que soient les messages qui s'imposaient à son regard, elle les déchiffrait, les ouvrait comme autant de boîtes à trésor. Désormais, elle possédait la clef, une clef magique toujours à disposition, clef éternelle jusqu'à la fin de ses jours.

Clara n'a pas les mots, pas les clefs. Elle ne lit ni les phrases ni les heures. Elle vit dans la brise de l'instant, dans le concret du présent. Violette, qui pensait que la lecture était une grâce, chemine peu à peu dans les méandres du sens. L'enfant serait-elle privée de la Grâce ? À la voir dans un monde fait pour d'autres normes que les siennes, à la regarder sans la connaître, avec le verre teinté des apparences qui ne laisse passer que le manque et l'ombre, on pourrait le croire. Sa démarche maladroite, son corps porté dans une verticale hésitante, sa bouche trop molle et ses mots cabossés signent la différence, le handicap. Ce corps, ce que les autres perçoivent d'elle au premier abord, est celui du moins, du manquant, du déficient. La liste est longue de ce qu'elle ne sait pas, de ce qu'elle ne fait pas. Elle ne sait pas lire. Elle ne sait pas faire chanter les petits signes abstraits posés sur le papier. Lettres nommées, vides de chair, ne délivrent rien.

Pourtant, Violette et Baptiste ont clairement conscience que Clara possède un autre langage. Subtil et impalpable, elle lit chez l'autre l'infime frémissement du sourcil, le soupir contenu, le souffle à peine écourté, l'intonation blessée de la voix. Elle lit les bruissements du cœur, le désir d'ouvrir ses bras pour l'accueil sans réserve, le sourire authentique, le don simple. Incontestablement, leur fille leur enseigne un autre langage.

Baptiste accède aux émotions, exprime le sensible. Il partage avec Clara le temps d'un jeu ou d'une promenade, la fait rire et chanter. Il aide Violette à démêler les liens, à assouplir ceux qui aliènent, à privilégier ceux qui étayent. Baptiste, à sa place de père entre la mère et l'enfant.

Perchée dans sa tête comme une vigie en haut du mât pour éviter les écueils et le naufrage, Violette cherchait depuis toujours à analyser, à maîtriser, à comprendre. Le chemin avec Clara a rongé peu à peu le mât et fait s'écrouler les remparts de carton-pâte des certitudes. Violette, le long des jours, a sombré corps et âme avant de refaire surface, là, juste au niveau du cœur. Elle a reçu l'enseignement précieux de l'essentiel, s'habitue à adapter son langage et sa vie. Elle apprend la patience et le temps, le temps, le temps...

Clara se rit des horloges. L'heure n'existe pas, le temps s'étire ou se concentre selon ses envies, ses attentes, selon les moments. *Dépêche-toi !* Deux mots sérateurs prononcés aux enfants, deux mots inextricables pour elle. Jamais cette demande, cette injonction n'ont eu si peu de sens, si peu de poids. Clara ne sait pas se dépêcher. Clara, dans son monde sans horloge, n'a jamais besoin de se presser. Le temps est toujours là. Il se vit au présent dans l'éphémère des secondes et le battement des cœurs. Chaque instant se joue dans le présent des choses et les jours s'effacent, l'un après l'autre. À quoi bon se dépêcher ?

Violette se souvient du rêve récurrent qui la visite de loin en loin. Toujours le même, souvent en lien avec Clara. Variations sur un même thème. Rentrée des classes, départ pour un rendez-vous, horaire à respecter : il faut sans cesse se hâter. L'horloge tourne, implacable,

pendant que Violette piétine, s'englué, peine à poser le moindre geste et à enchaîner une action après l'autre. Le temps la devance, avance sans elle qui résiste et persiste. Souvent, elle se réveille avec ce vague malaise d'avoir failli, de n'avoir pas été à la hauteur. Rarement, elle triomphe et lâche le temps, les contraintes et horaires de rendez-vous. Ces victoires-là pourtant sont des abandons d'une extrême douceur.

Clara ne lit ni les livres ni les horloges. Elle marche en décalage dans un monde dont Violette ne connaît pas encore les usages : elle a soif d'apprendre.

Les yeux de Clara ouvrent sur un autre regard. Divergence. Strabisme divergent. Il faudrait corriger, redresser, remettre dans l'axe, dans le droit chemin. À chaque visite, chaque année, rituellement, il parle de chirurgie. Argumente. Vante les progrès de la médecine et les temps si brefs d'hospitalisation. Professeur-chirurgien ophtalmologiste, il est dans son rôle, il fait son travail. En toute honnêteté. Deux yeux, c'est fait pour regarder dans la même direction. Une intervention et le tour est joué, contraints de s'accorder. De rentrer dans les normes.

Les yeux de Clara ne voient pas les reliefs du monde. Paysages plats, sans profondeur. Ils ne sont pas faits pour notre monde. Double vue, claire voyance, ils plongent dans d'autres abysses, d'autres dimensions. Au-delà des perceptions sensorielles communes, Clara capte les mouvements de l'âme, les souffles du subtil. Une communication sensible, authentique, hors des chemins balisés de l'ordinaire.

Ses yeux divergents multiplient les accès aux tressaillements humains. Sans mot prononcé, elle comprend. Inutile de cacher, de faire semblant, elle perçoit l'écho des tristesses voilées.

C'est un week-end ordinaire, un petit soir d'hiver après un repas partagé à la maison avec les parents de Baptiste. On demande aux enfants de dire bonsoir. Clara aime ça, dire bonsoir, donner et recevoir des baisers. Enfin, pas à n'importe qui. Clara a ses préférences et cela se voit. Elle aime ses grands-parents, elle va les embrasser.

Rituels du coucher. Violette accompagne ses filles. Se mettre en pyjama en chahutant un peu, se brosser les dents, réclamer enlacements et câlins pour préparer le lit au moelleux de la nuit. Louise est déjà pelotonnée, le pouce dans la bouche, les yeux ensommeillés. Violette l'embrasse délicatement et lui chuchote les mots du soir.

Clara attend son tour. Allongée sous sa couette, sous les baisers que Violette dépose dans son cou, sur ses joues avec des mots tendres et des souhaits de rêves doux, Clara demande. *Triste mamie ?* Peut-être n'est-ce pas une demande.

Étonnement. Mamie a dit bonsoir paisiblement, en souriant. Violette essaie de savoir, de comprendre. Elle insiste. Invente un jeu de questions. Propose ses mots pour pallier l'absence de ceux de Clara. Étrange dialogue où la mère compense, prête sa parole. Et l'enfant s'en saisit. *Mal, Mamie.*

Violette a conscience que sa belle-mère souffre d'une sournoise maladie qui ronge la joie et l'appétit de vivre. La famille voit peu à peu le mal gagner du terrain. La mère de Baptiste sourit et fait bonne figure, elle lutte à peine, se laisse faire, espère. Et voilà qu'une petite fille déficiente intellectuellement vient dire avec ses pauvres mots que sa grand-mère ne va pas bien.

Violette regarde sa fille, brouillard d'émotion dans les yeux. Elle regarde Clara la claire, Clara qui voit au-delà

de ses yeux, au-delà des apparences, et dialogue avec ses mots défaillants dans la langue de l'amour. Elle se sent submergée d'une douceur légère, d'une lueur tranquille venue de l'intérieur. Elle se sent reconnaissante à la vie pour cette enfant *extra-ordinaire*.

Violette pensait élever sa fille et voilà que c'est elle qui l'élève, la fait grandir. Accompagner Clara dans ses chemins de traverse jusqu'à toucher le plus tendre de soi-même, cette zone de stabilité sensible qui ouvre sur l'instant présent. Connaître, l'espace de cet instant, l'évidence de sa place dans l'ordre de l'univers. Clara ralentit la vie de Violette et l'initie à la patience sans attente. Clara ne parle pas et lui enseigne le langage de l'humain et de l'essentiel. Clara la différente apporte à ceux qui la côtoient un autre jour, une autre lumière.

Communication directe, sans les mots, d'âme à âme et de cœur à cœur. S'ouvrir d'emblée à certains et se fermer à d'autres, sentir l'être sous le masque. Lorsque Violette accepte de baisser les armes, d'accueillir sans certitude le monde de Clara, elle apprend. Et elle remercie pour cet éveil.

Elle est belle. Violette la trouve belle lorsqu'elle se penche sur elle, le soir, pour un baiser ; lorsqu'au réveil, elle se retourne dans son lit pour se pelotonner, toute chaude encore de sommeil et réclame un supplément de temps. Elle la trouve belle lorsqu'elle enfouit maladroitement sa bouche dans son cou, lorsque les boucles de Clara chatouillent sa peau, lorsqu'elle sent la chaleur veloutée de son souffle.

Violette la trouve belle lorsqu'elle lui attache les cheveux dans un geste tendre et féminin. Elle aime ses yeux qui jamais ne s'accordent, qui jamais ne montrent ensemble leur lumière dorée. Ils gambergent, divergent et jamais ne rentrent dans le rang alors que la chirurgie voudrait les forcer à regarder droit. Ce sont les yeux de Clara, son regard, décalé et dérangeant sur le monde. Il invite à oser voir différemment.

Elle aime ses jambes frêles aux mollets de poussin, ses orteils agrippés au sol qui cherchent sans cesse l'équilibre, ses pieds tordus que les chaussures orthopédiques ne remettront jamais d'aplomb. Elle aime ce corps meurtri dans le moindre de ses défauts. Elle aime ces imperfections parce qu'elles sont Clara. Longtemps, elle a voulu une intervention magique, un miracle, un

revirement de vie, de corps, de destinée. Longtemps elle a voulu renverser l'ordre du temps et des choses, réparer sa fille, la parfaire. À présent, elle sait que Clara sans ses yeux distraits, sans ses gestes malhabiles, sans son inexorable lenteur ne serait pas Clara. Que jette-t-on de soi lorsque l'on change ? Où passent les morceaux de corps de l'obèse lorsqu'il perd ses kilos ? Où va cette partie de son identité ? Qui devient-on avec un nez qui n'est pas le sien, qui modifie son visage, qui altère ce que l'on est aux yeux des autres ?

Clara qui parlerait bien, qui regarderait droit, qui marcherait d'un pas assuré, qui n'aurait pas de difficulté à ajuster son être au monde social ordinaire, il lui semble que ce ne serait pas Clara. Tout au plus une jeune fille rapiécée, retouchée, réinventée pour être bien comme il faut, comme la société attend qu'elle soit, bien dans la norme, pas trop dérangeante. Une jeune fille artificielle parfaitement *ortho-normée*, vide d'elle-même et de ce qu'elle est.

Cette idée-là ferait bondir plus d'un médecin à l'arsenal thérapeutique infatigable, chirurgien au bistouri prêt à pallier les défaillances, les déviations, rééducateur aux prescriptions prêtes à porter pour faire reculer la débilite. Violette sourit. Qui pourrait comprendre qu'elle revendique la déficience de sa fille, qu'elle ne la veut pas autrement sous prétexte que ce ne serait plus elle, modèle de réparation digne des meilleurs scénarios de science-fiction ? Qui pourrait entendre sa volonté de remuer l'univers pour qu'il fasse lui aussi un pas vers Clara et cherche à s'adapter à elle ? Pourquoi cette crainte du monde à l'accepter dans sa différence, à accueillir ces

habitants d'une autre patrie, celle du handicap de l'intelligence cérébrale au profit de l'intelligence du cœur ? Violette voit déjà les sourires suintant de pitié de tous les professionnels bien pensants, forcément juste pensants, ceux qui, à l'abri derrière leur rôle de spécialistes, jamais ne remettent en cause leur beau savoir appris de l'extérieur. De leur place de savants aseptisés, ils quittent le soir le monde étroit de leur cabinet pour le leur, bien balisé. Elle entend d'avance leurs commentaires érudits. *Dans quel champ parlez-vous ?* On lui colle sur le dos la monstruosité maternelle, fusionnelle, son bénéfice secondaire à elle, celui de garder toujours un enfant petit, de se croire exemptée de vieillir, mère éternelle sur la Terre comme aux cieux. On lui essaie aussi le costume de sainte, universellement dévouée à sa progéniture handicapée, mère sacrificielle, mortifère à trop vouloir, à mal vouloir. Mère maudite et pourtant innocente par son aveuglement, son ignorance, regardée avec mansuétude, soupir sans compassion. Mère infantilisée à éduquer, dont on analyse les caprices comme autant de défenses narcissiques à sa terrible blessure.

Elle réclamait depuis longtemps. Avec l'insistance inusable dont seuls savent faire preuve les gens trahis par leur mémoire ou leur angoisse. Clara demandait à sa mère d'aller à la piscine.

Violette, elle, déteste l'odeur de chlore et de javel qui colle à la peau, qu'elle ramène jusque dans la maison avec ses serviettes. Et puis elle a froid dans l'eau. Elle anticipe le couloir, les cabines trop petites pour deux, le sol glissant et les cris des gamins. Violette recule, repousse l'échéance. Elle tergiverse, oscille. Elle a mauvaise conscience. Elle sait combien Clara aime la piscine, depuis les temps déjà lointains des premiers pas dans l'eau. Elle sait surtout combien Clara adore jouer, rire et prendre un plaisir sans ombre lorsque la vie propose des morceaux de gourmandise, se délecter sans entrave dans l'insouciance de l'instant. Alors Violette se pousse, se force. Choisit l'heure où elle suppose qu'il n'y aura pas trop de monde. Elle l'espère. Clara saute de joie, demande des centaines de fois le moment du départ, va chercher son ballon. Louise l'aide à préparer ses affaires. Le goûter contribuera à une fin de baignade sans heurts, sans pleurs, donnera un prétexte mesquin pour sortir de l'eau.

Il faut se déchausser dans le couloir, avancer chargée du sac, deux manteaux et quatre chaussures à la main, et Clara accrochée à son bras. Louise les devance. Futurs et ex-baigneurs se lèvent, s'assoient, se croisent. Étonnant chassé-croisé cheveux secs cheveux mouillés. La cabine est étroite, contorsion pour entrer puis refermer la porte. Ruses de Sioux pour déposer sans les faire tomber les affaires sur le banc minuscule, tout en laissant de l'espace pour Clara qui prend place et attend, surveiller Louise qui s'installe dans la cabine d'à côté. Nouvelles contorsions pour enlever son jean, enfiler son maillot de bain. Encourager Clara à se déshabiller, lui détailler les gestes à faire, une recommandation après l'autre. Veiller à garder les vêtements en hauteur, éviter leur chute sur le sol mouillé. S'accroupir pour l'aider à passer son maillot sans qu'il traîne dans les empreintes de pieds, les cheveux, l'humide.

Enfin, la mère et les filles en tenue de bain. Reste encore à rassembler les affaires dans un casier cadenassé. Ramasser le sac et les manteaux, les chaussures, faire attention aux lunettes de Clara cachées dans l'une d'elles. Mettre de côté le ballon et les serviettes, le sachet en plastique avec le gel douche pour tout à l'heure. Louise, déjà prête, se plie au rythme de sa sœur. Violette fait deux voyages, Clara s'impatiente, se lève. *Reste assise, attends-moi, tu pourrais glisser.*

Violette se dépêche, vient chercher sa fille qui veut porter le ballon, se cramponne de toutes ses forces à son bras, avance à pas crispés sur le sol qui défie son équilibre.

La douche obligatoire. Clara s'y prête volontiers, les yeux fermés et le dos un peu courbé. Reprendre les serviettes et le ballon, quelques pas dans le pédiluve

glacé et les voilà sous la voûte aux sonorités métalliques emplie de bruits et de cris. Toujours arrimées l'une à l'autre, elles s'approchent du bassin, descendent dans l'eau couleur lagon des mers du Sud chlorée, désinfectée. Louise s'éclabousse déjà en riant. Violette soutient Clara, soutient les regards qui se tournent vers elles. Elle fixe intensément les curieux qui observent plus ou moins discrètement ce duo maladroit, interpelle silencieusement ceux qui détaillent le corps de Clara. Violette-rempart, Violette-bouclier, leur fait miroir et leur renvoie sans concession leur malaise et leur pitié.

Elles descendent trois marches. Les voilà dans le bassin. Clara s'accroupit puis s'immerge sans hésitation. Comme un petit ressort, elle saute, sa tête et ses épaules jaillissent dans une gerbe d'eau qui retombe en gouttelettes fraîches sur la peau. Elle rit, ses cheveux mouillés cachent un peu son visage. Nouveau plongeon. Puis elle invente une ronde, prend les mains de Violette et celles de Louise dans les siennes pour tourner. L'eau freine ses pas de danse et la porte. Étrange ralenti qui, l'espace d'une seconde, estompe le temps et le bruit, enveloppe Clara dans la grâce d'une aisance de mouvement. Présage d'un envol.

Tout à coup, elle se réfugie contre Violette, l'enlace, se blottit. Lianes des bras autour du cou, des jambes agrippées à la taille. Violette étreint sa fille, sa joue mouillée sur la sienne, elle la tient, la serre. Louise se joint à elles, trouve sa place au creux des bras de sa mère. Un petit bout intense de bonheur.

Savonner un petit corps rose et parfait, se pencher avec attendrissement sur le plus beau bébé du monde. Image idyllique, mains de mère sur la chair lisse et douce, volupté d'une intimité tendre, proximité millénaire de peau et de sensorialité. Prendre soin, s'occuper. L'échange est caresse et don d'amour, l'enfant tout entier à la mère, la mère tout entière pour l'enfant. Fusion illusion. Faut-il le temps d'une vie pour la délivrance ?

Et puis l'enfant grandit, se dresse sur ses deux jambes, acquiert la propreté, marque ses premières distances aux couleurs de victoire. *Normalement*. Normalement, l'enfant dit *moi tout seul*. Clara ne dit rien.

Le corps de l'enfant. Nécessité basique d'hygiène corporelle. Les gestes enveloppants de la toilette se transforment un jour en gestes retenus. Baptiste a préféré se tenir à l'écart. A cessé avant les premières manifestations de la puberté de prodiguer à Clara ces soins trop intimes. N'y est plus à sa place. La laisse toute à Violette.

Au fil des jours, le dodu caillou blanc du pubis s'ombre de duvet. Premiers signes infimes, effleurés. Une bulle légère soulève les seins, gonfle de rose le mamelon. Ce corps sexué s'adresse à la mère, l'agresse. Elle voudrait refuser, effrénée, ce passage inéluctable pourtant. Clara

reste petite dans sa tête tandis que son corps crie à la face du monde que l'enfant grandit. Savonner un corps d'adolescente. Violette se penche, attentive. Mélange de répulsion et d'attention. Conscience trouble d'outrepasser l'enfant, de la déposséder.

Violette observe chaque jour ce corps en transformation. Chaque jour, le fin duvet gagne du terrain, s'installe doucement. La métamorphose éloigne la petite fille et le bébé. Le corps dément les mots, les attitudes de Clara. Il avance à la vitesse du corps, mesure et montre le passage des saisons, le nombre d'années. Il pousse vers l'âge adulte et le temps d'une vie. Car la vie avance, l'enfant grandit. Violette peine à l'admettre, à comprendre. Et la compréhension n'efface pas la souffrance.

Violette demande à Clara de se déshabiller. Elle rechigne, râle, exprime son désaccord. Signifie qu'elle s'est déjà douchée, avant. Violette explique, inlassablement. S'emporte parfois. Elle non plus n'a pas envie de donner cette douche. Elle s'en passerait bien. Elle se ronge de trop faire à la place de Clara, de perdre patience à attendre pour, de toute façon, recommencer après elle, *corriger*. Elle s'en veut de ses accès de lassitude, de ses mots d'abandon qui relèguent Clara au rang de moins que rien, qui soulignent ses propres incompétences, qui accentuent et appuient sa déficience. Violette s'épuise, se lasse. N'a pas le droit de baisser les bras. Ne s'avoue ni vaincue ni harassée. Ne se rend pas même compte de l'énergie qu'elle déploie dans les ornières du quotidien, dans le maintien de l'ordre, de l'hygiène et de son rôle de bonne mère.

Elle persévère pourtant. A-t-elle le choix ? *Va te*

déshabiller, Clara. Clara refuse, son coude prestement dégagé signe un mouvement d'humeur, son poing heurte son front. Violette soupire, chuchote. *Ne fais pas ça. Viens, je vais t'aider.*

Nouveau coup de butoir de l'enfant butée. Puiser des trésors de persévérance, inspirer, inspirer, se centrer dans le souffle. Le calme et la patience sans effet exaspèrent davantage Violette. Le souffle apaisant se transforme en bourrasque, le vent se lève, elle le sent, le contient. À l'intérieur, le cœur se dilate, gonfle à exploser, prisonnier de sa cage thoracique. La poitrine se soulève, avis de rafale, raz-de-marée. La tempête se prépare, pulsation puissante des battements du temps dans les tempes. Battements des galets qui roulent dans la tête, heurtent le crâne. Ça tempête et ça enfle, envahissement de l'espace intérieur, échos assourdissants qui bouchent l'horizon. L'assaut des éléments déchaînés fait vaciller les derniers remparts. Explosion imminente.

Tout à coup, les mains de Baptiste sur ses épaules, la voix de Baptiste dans la pièce. *Clara, va te déshabiller !* L'enfant tente un sourire. Aucune résonnance en miroir. Les yeux de son père la fixent sans faillir. Elle laisse son jeu et se dirige lentement vers la salle de bain.

L'enfant n'en est plus une. Clara est une adolescente, une jeune fille, une femme en devenir. Corps de femme livré à mains de femme, regard de femme, souffrance de mère. L'enfant trop grandie dépasse la mère. Se hisser pour le shampoing, sur la pointe des pieds. Équilibre fragile. Ne pas tomber. Bras levés pour être à la hauteur. Violette se sent si peu à la hauteur. L'eau dégouline le long de ses bras, refroidit vite, si vite, froid mouillé dans

la manche, dessin invisible d'un ruisseau sur la peau. Elle dégoutte, s'infiltré. *Ma peau est imperméable, je ne me laisserai pas envahir, pas inonder.* Violette écope l'eau, la rejette par les yeux, ruisseau boueux du maquillage qui devait égayer son visage. Elle cherche une illusoire bouée de sauvetage pour ses yeux noyés, son nez qui pleure. La douche rejaillit en embruns chauds.

Clara, enveloppée dans la grande serviette, enlace soudain Violette de ses bras ramures. Dépose sur sa joue un baiser soyeux. *Je t'aime.*

Odeur fleurie de miel et de fougère des cheveux fins jusqu'à la transparence, odeur de savon et de lait sur la peau, parfum embué du moment volé au temps cadré des horloges, étreinte archaïque, le souffle de l'enfant dans le cou de la mère et la chaleur tiède des corps que rien ne semble jamais pouvoir séparer. Violette soupire et sourit. Savoure. Elle voudrait arrêter l'instant.

Clara grandit. Lenteur dans les gestes, rituels usants, corps de jeune fille, hanches qui s'élargissent, seins de femme, jambes fines sur ses pas maladroits. Mélange d'ordinaire et d'erreurs, de bonheur et d'angoisse. Étrange apaisement aussi. Violette est reconnaissante, le destin se repose des combats inutiles. Peur de l'avenir pourtant, si proche à venir. Elle grandit.

Elle est Clara, avec ses rires et ses colères, elle est une, unique, elle est dans l'évidence de la vie ordinaire. Celle de Clara, celle de Louise, Violette et Baptiste. Ce serait tellement simple. Tout est tellement évident entre les murs de la maison qui protège, à l'intérieur du nid qui a fleuri, s'est renforcé en même temps que la famille. Elle abrite les jours et les nuits, les fleurs du jardin, les espoirs et les doutes. Le père, la mère et leurs deux filles. Quelle différence, en somme, dans cette famille-là ? On y rit, on y pleure, on se fâche, on s'aime fort. C'est l'extérieur qui pointe la différence.

Ce serait tellement simple. La porte ouverte, le monde attend. Franchir le seuil, c'est se confronter, c'est chercher sa place. Plus rien n'est simple. Violette sans cesse jongle avec ses émotions comme avec des torches enflammées. Ne pas les garder en main pour ne pas s'y

brûler les doigts.

Alice a convaincu Violette et Baptiste d'emmener Clara danser. Une soirée à sa mesure où se côtoient valides et handicapés, où le peuple des sans-voix s'immisce parmi les gens trop ordinaires qui ne savent rien, parfois, de ce monde-là. Mixité, intégration...

Violette et Baptiste les rejoignent un peu plus tard. À l'entrée de la salle assombrie, ils les cherchent des yeux dans le bruit de la fête. Alice leur adresse un signe de la main. Clara ne les voit pas. Depuis la fin du repas, elle n'a pas quitté la piste. Elle enchaîne une danse après l'autre, se laissant entraîner sans retenue par les pulsations de la musique. Sa silhouette insolite affirme sa liberté. Sur son visage, un sourire radieux, la joie de l'instant.

Baptiste regarde sa fille qui ne parle pas, qui a du mal à comprendre la vie qui l'entoure. Elle dérange parfois par son physique et sans le vouloir, sans le savoir, fait fuir les regards étrangers, fait venir des mimiques de malaise au coin des lèvres. Il sait que le monde extérieur souvent l'imagine, la catalogue, l'étiquette sans la connaître.

Ses pensées s'évadent de la salle saturée de sons assourdissants. Si les gens osaient la regarder vraiment, s'ils osaient aller à sa rencontre, sans peur, sans a priori, ils découvriraient ce qu'est réellement la chance de vivre, le plaisir et la joie d'exister. Ils apprendraient auprès d'elle l'insouciance du vivre vrai. Clara aurait tant à révéler à tous ces gens pressés, angoissés. Clara, illuminée par son sourire naïf, lui a enseigné les petits bonheurs de la vie simple. En silence, il la remercie.

Violette est heureuse de voir l'enfant devenue adolescente

danser sur la piste avec d'autres jeunes de son âge. D'autres jeunes comme elle, en décalage avec le monde, différents dans leur tête ou dans leur corps. Elle se réjouit du plaisir enthousiaste de sa fille, de son visage rayonnant, de ses mouvements en écho au tempo de la musique. Elle est fière de son sens du rythme.

Soudain, quelque chose se brise. Il n'y a pourtant pas eu de regard. Ou alors elle n'a pas vu. Non, c'est en elle que ça se passe. Violette n'analyse pas, elle éprouve. Une petite vrille au creux du ventre qui pince fort. La bouche un peu crispée de Clara, un signe, un léger décalage que peut-être elle seule surprend, poignarde la joie. Elle est heureuse et infiniment triste. Elle est reconnaissante au personnel d'avoir accueilli le groupe, elle se demande comment les clients perçoivent ces jeunes, comment ils considèrent Clara. Elle aimerait qu'ils ne la voient pas, qu'ils ne la regardent pas. Elle voudrait se cacher. Elle se dit que c'est inutile, que c'est faire semblant, faire comme si pour faire comme les autres. Elle voudrait, comme il y a quinze ans, fuir sur l'île déserte.

On fait quoi après ? Clara questionne, cherche des repères dans son monde flou. La lenteur de l'enfant pèse et ralentit le temps. S'installer dans la voiture, se décider à monter pour la toilette, se préparer, manger. Tout prend du temps, l'étire, l'épaissit, le démesure et alourdit les journées.

Dépêche-toi. Deux mots terribles que Violette répète pour ne pas se laisser engluier, enliser dans les minutes qui passent. Deux mots qu'elle abhorre et qu'elle se reproche de prononcer.

Dépêche-toi. Deux mots qui soulignent l'extrême lenteur, qui signent l'incapacité de sa fille à entrer vivement dans l'action, dans les actes simples du quotidien. Deux mots qui font douter Violette de sa capacité à accepter son enfant et annihilent ce qu'elle a cru gagné. Culpabilité de n'être pas, une fois de plus, la bonne mère, la compatissante, mère sainte, celle qui sait, qui comprend, qui accueille. Presser Clara, lui intimer d'aller plus vite, lui ordonner de faire mieux : quelle pernicieuse demande. Oblige-t-on un aveugle à regarder plus attentivement ? Un sourd à faire l'effort d'entendre ? Violette mélange, s'emmêle. Rien ne dit que Clara ne puisse pas. Rien ne prouve qu'elle puisse. Comment s'appuyer sur d'impossibles certitudes ? Comment élever

un enfant sans savoir jamais ce qu'il est concevable ou raisonnable d'exiger de ses capacités ? Si elle ne la stimule pas, si elle ne la pousse pas, Violette ne l'aide pas. Elle ne fait pas bien. Si elle l'exhorte à l'effort, peut-être lui permet-elle de se dépasser, de repousser quelques grammes des tonnes d'entraves qui l'étouffent. Si elle la bouscule, la contraint dans ce qu'elle ne peut pas faire, elle la décourage, la méprise, la brise. Comment être une mère suffisamment bonne ?

On fait quoi, après ? Clara répète la même question, des dizaines de fois. Elle cherche l'assurance, vérifie, se sécurise. Elle essaie d'appriivoiser l'angoisse. Elle épuise ses parents. *On fait quoi, après ?* On est là, dans l'instant. Oublier le temps qui défile.

Violette lutte contre la lenteur de Clara, lutte contre la torpeur du temps emprisonné. Violette pourtant retient l'enfant, en équilibre entre son éternel présent et sa fuite en avant.

Clara mon amour, reste, attends, viens te perdre dans mes bras. Je te prends, je te porte. Je te serre et je t'emporte avec moi, éternellement. Clara, mon amour, viens en moi. Je t'emmènerai loin de tout, loin du temps qui t'inflige à chaque anniversaire un an de plus, qui me dit que tu grandis, que tu n'es plus une enfant, que tu deviens femme. Clara, ma toute petite, mon bébé, qu'est-ce qu'une femme ? Qui te protégera ? Quel monde est fait pour toi ? Quelle place pour toi, enfant dans un corps adulte, femme aux gestes et aux mots volatiles, au rire lumière ?

On fait quoi, après ? On vit, on essaie. Et le temps

qui pousse, qui grime le visage de Violette de rides, lui rappelle que non, elle n'est pas éternelle. Un jour, elle ne sera plus. Un jour, l'enfant sera sans elle.

Lâcher sans abandonner. Qui pourrait dire comment pratiquer cet art subtil ? Fusion confusion, ne pas céder d'un pouce, maintenir l'équilibre, être là, chercher partout, éperdument, l'issue, la voie, être à l'écoute du moindre bruit, du moindre signe. Retomber, recommencer. Y croire et douter. Comment lutter contre ? Fusion nucléaire, fission d'un noyau qui libère l'extrême violence des ondes de choc, déflagration qui détruit et abolit, corps chimiques et atomes en liquéfaction, lave du volcan qui gronde, qui crache, qui consume. Déliaison des chromosomes qui s'émiettent, se délitent, mutent. Clara est une mutante. Une nouvelle humanité en marche qui fait peur aux Terrestres. Elle ne comprend pas avec sa tête, se moque de l'argent, de l'économie mondiale et des contraintes horaires. Elle ne sait ni lire, ni écrire, ni compter, ne mesure ni la monnaie ni le temps. Humaine nouvelle, elle défriche d'autres valeurs, développe d'autres sens. Elle parle le langage du cœur, le langage des simples et des oiseaux.

Et elle n'a pas de place ici et maintenant. Alors Violette, sans cesse, sans répit, garde en elle l'île déserte.

Apprendre à se détacher. Il ne s'agit que de cela. Clara

ne demande pas la permission de sortir, ne réclame pas les baskets à la mode ou le dernier portable. Clara n'exige rien que papa et maman pour parfaire son monde clos. Violette-fusion voudrait serrer fort sa fille, câlin bébé à une adolescente plus grande qu'elle. Violette-fusion voudrait protéger son enfant, la garder contre elle comme on porte sur son cœur un petit avant l'âge de la marche.

Et voilà que l'Institution propose la séparation. Pour Clara, pour l'aider à grandir. Quelqu'un d'autre pour la toilette, pour les gestes du matin. L'internat pour desserrer l'irrésistible étreinte d'amour qui étouffe et aliène.

Violette se fait violence. Baptiste se raisonne. Pour le bien de Clara. Accompagner l'enfant vers le monde ou la mettre dehors ? Les oiseaux savent bien, font confiance à la vie lorsqu'ils poussent l'oisillon hors du nid. Violette coupée en deux, fendue par le milieu entre la raison calme et le cœur sauvage, entre le cérébral qui admet, se soumet, et l'affect qui conteste et refuse. L'impression de trahir Clara, de la rejeter, de l'abandonner. Violette sait que ce n'est pas cela. Elle a compris. Elle a compris avec sa tête alors que son corps fait le gros dos et se débat avec la réalité.

Violette se couche un soir dans ses pensées brûlantes. Le brasier de la fièvre l'emporte dans des cauchemars. Feu purificateur ? L'extraordinaire proximité d'âme et de cœur, de corps aussi, de soins en tendresse ou en lassitude parfois, ne signe-t-elle que la vilaine fusion maternelle ?

Ouvre tes ailes, Clara. Ose déployer au grand vent serein tes ailes de fée. L'air chargé d'embruns, de prairies, de rivières, les senteurs de miel et de forêt, l'air multiple venu

de toujours et partout sera ton manteau d'azur, défroissera les voiles. Marche ta route, Clara, pose au son de la Terre les pas de tes pieds nus, sable clair des rivages, mousse douce des sous-bois, terre lourde des sentiers, parquet ciré des maisons. L'Univers accueille tes pas, les guide et les soutient. Écoute ton cœur, Clara, tu connais son langage, tu en es l'interprète, traduisant à chacun, sous ton double regard, les harmonies subtiles des mondes inconnus, des mondes à inventer, de la confiance nue.

Vis ta vie, Clara.

Nécessité de se détacher, de se dénouer, de s'éloigner. De nouveau, couper le cordon. Corps, don, nouveau passage douloureux du dedans au dehors.

Violette est tout entière habitée de l'absence. En errance chez elle. Ses toiles habillent pourtant de jaune ce trouble étrange. La journée se brouille, elle ne sait plus être sans Clara. Elle apprendra. Par amour.

Se pourrait-il que le livre soit fini ? L'enfant roman a pris son envol, Clara marche sur son chemin de vie.

Se pourrait-il que le livre soit fini ? Que le ruisseau de douleurs et de peurs se tarisse, asséché par le sillon des mots sur le papier ? Mots déposés aux heures noires d'avant l'aube, aux heures pures de solitude, mots dentelle découpés aux ciseaux précieux de couturière, précis, pointus. Des milliers d'entailles minuscules dans le tissu des pages, des milliers de cicatrices dans la chair.

Les mots sont lâchés aux quatre Lunes, chaque quartier de l'univers absorbe la brume de leurs voix, la dilue, la disperse, en dispose à sa guise. Violette et Baptiste, dépouillés des vieux manteaux, des lourdes peaux, allégés de bagages, de sacs de cailloux et de piments, dans la nudité de ce qui est, n'ont plus froid.

Les fils de *soi* tirés à petits coups d'aiguille brodent la vie. Les couleurs se mêlent, la douce pluie sans cesse lave les jours. Et chaque jour recommence l'éternité.

Ce matin, le livre cesse de vouloir. Le livre délivre l'enfant roman.

DANS LA MÊME COLLECTION

- Christiane Audy Baudouin
L'Irréversible apprentissage de Pénélope, 2009
- Martine Lafon-Baillou
De Jérôme à Lidoire, 2010
- Marie-Françoise Raillard
La Sainte-Raingarde, 2012
- Fanny Leblond
Et au bout, l'Océan, 2012*
Prix du jury Saint-Estèphe 2013
Demain ne suffit pas, 2013*
- Léon Mazzella
Chasses furtives, 2012*
Prix Jacques Lacroix de l'Académie Française 1993
Prix François Sommer
- Fabienne Thomas
Inventer le jour, 2015*
- Marie-Laure Hubert Nasser
La Carapace de la tortue, 2013*
Prix du roman régional Hugues Soutou 2015 décerné par le
Lions Club International District Sud-Ouest
Prix Saint-Estèphe 2015 château Pomys
Spleen Machine, 2015*
Prix Lire en Tursan 2015

- Pascale Dewambrechies
L'Effacement, 2014*
Lauréat 2015 du Festival du premier roman de Chambéry
Prix Saint-Estèphe 2015 (1^{er} prix)
Prix du [métro] Goncourt 2015
- Chantal Detcherry
La Vie plus un chat, 2015*
Prix Yolande Legrand 2016 (prix Ardua)
- Jean-Louis Le Breton
Le libre choix de Clara Weiss, 2015*
Prix Lire et écrire en Gascogne 2015

* Également disponible en version numérique

Achévé d'imprimer en France
par ICN à Orthez (64)
Corrections : Jocelyne Lagarde
Mise en page : agence Comzed
www.comzed.com

Dépôt légal : Mai 2013
ISBN : 978-2-918471-22-6

Programme éditorial soutenu par le Conseil Régional d'Aquitaine





Fabienne Thomas est formatrice, animatrice d'ateliers d'écriture et biographe. Passionnée par l'humain, sensibilisée à la question du handicap et de la différence, elle conjugue aujourd'hui avec bonheur la vie et l'écriture.

L'enfant roman

Fabienne Thomas

« Clara se moque de l'argent, de l'économie mondiale et des contraintes horaires. Elle ne sait ni lire, ni écrire, ni compter, ne mesure ni la monnaie ni le temps. Humaine nouvelle, elle défriche d'autres valeurs et développe d'autres sens. Clara parle le langage du cœur, le langage des simples et des oiseaux. »

Tous les futurs parents ont en tête un enfant rêvé que la réalité bouscule parfois. L'enfant roman est le récit de l'écroulement d'un monde, de la perte totale de repères. C'est aussi la rencontre de deux jeunes gens avec eux-mêmes grâce à Clara, leur enfant hors norme. Car au-delà de l'épreuve, L'enfant roman est l'expression de la force de vie, de la reconstruction et de la renaissance.

« L'enfant roman, brodé au point de croix d'une finesse et d'une délicatesse infinie, aborde les thèmes essentiels de la vie et nous renvoie à nos propres valeurs. »

(Librairie Le temps retrouvé - Nort-sur-Erdre)

Prix Handi-Livres 2015



18€



9 782918 471226